

folio  
POLICIER

# NICK STONE

THRILLER

## Le verdict





FOLIO POLICIER



Nick Stone

# Le verdict

*Traduit de l'anglais  
par Frédéric Hanak*

Gallimard

© Nick Stone, 2014.  
© Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.

*Couverture : D'après photos © Fairfax Media / Jessica  
Shapiro / Getty Images.*

Né à Cambridge, le 31 octobre 1966, Nick Stone est le fils de l'historien Norman Stone et sa mère descend de l'une des plus anciennes familles d'Haïti, les Aubrys. Il est confié à ses grands-parents à l'âge de six mois et vit avec eux sur l'île jusqu'à l'âge de quatre ans. Il fait ensuite sa scolarité en Angleterre, pratique la boxe en amateur mais y renonce pour se consacrer à ses études d'histoire à l'Université de Cambridge. C'est lors d'un de ses nombreux voyages en Haïti qu'il écrit son premier roman, *Tonton Clarinette*, qui connaît un immense succès. Après deux autres enquêtes de Max Mingus, il se consacre désormais au thriller judiciaire.



*Pour Hyacinth, Dwayne & Aimée,  
Janice Brown, Colin Bromfield,  
et Nadine Radford, QC*



« S'il n'y avait pas de mauvaises gens, il n'y aurait pas de bons avocats. »

CHARLES DICKENS

*J'étais en colère contre mon ami,  
Je lui ai dit et la colère s'est enfuie.  
J'étais en colère contre mon ennemi,  
Je ne lui ai pas dit et la colère a grandi.*

WILLIAM BLAKE,  
*Un arbre empoisonné.*



## *Prologue*

16 mars 2011

Quelques heures avant que sa vie ne bascule directement en enfer, Vernon James pensait à son père. Il n'en avait plus l'habitude, ça ne lui arrivait que deux fois par an, tout au plus, et seulement à contrecœur. Il n'y mettait ni affection ni amour.

Pourtant, cette nuit-là, il allait faire exception à la règle. Il se trouvait dans une impasse, la plus étroite qui soit. Il était sur le point de prononcer un discours à une assemblée de Blancs libéraux incurables, le genre de types qui ne pouvaient pas le piffrer. Et le speech qu'il avait écrit était très mauvais. C'était une liste de ses réalisations personnelles, complètement dénuées de cœur ou d'âme. Cela renforcerait les pires suspicions qu'ils avaient à son égard. Il allait s'en prendre plein la gueule, se faire massacrer. La semaine précédente, Vernon avait été désigné « personnalité éthique de l'année » par le Hoffmann Trust. Cette éminente organisation libérale réunissait un collectif international d'activistes et de groupes de pression traitant de tout un tas de questions, de la protection de l'environnement au respect des droits de l'homme. Vernon était loué pour son travail à Trinidad, notamment pour sa contribution à la transformation des

ghettos de non-droit en quartiers prospères. Il avait financé, de sa poche au départ, un système d'éducation et offert un accès aux soins aux employés et à leurs familles. Il était devenu pour eux une sorte de héros, tandis que les médias britanniques le désignaient comme la tête d'affiche du « capitalisme compatissant » dernier cri.

Sa nomination extrêmement controversée avait suscité des réactions brusques et déchaînées. Auparavant, le prix n'avait jamais été décerné à un homme d'affaires, encore moins à un *financier*. Parmi les jurés, deux avaient donné leur démission à grand fracas. Selon eux, Vernon l'avait emporté sur des personnalités bien plus recommandables – à savoir un prisonnier politique iranien, un journaliste russe antigouvernement ou encore une militante, originaire de Bradford, ayant été défigurée à l'acide sulfurique pour avoir fait campagne contre les crimes d'honneur. Certains avaient boycotté la cérémonie, mais la majorité avait tenu à y assister afin de faire savoir à Vernon ce qu'ils pensaient de lui. Pour couronner le tout, la presse avait décidé de largement couvrir l'événement. Malgré des siècles de progrès constants et de civilisation, le peuple n'avait pas perdu le goût du bon vieux lynchage en place publique.

Les choses s'étaient enchaînées si rapidement que Vernon n'avait pas eu le temps de modifier son discours. Maintenant, il était trop tard. Deux choix se présentaient à lui : se casser ou improviser, esquiver ou se battre.

C'est là que la figure paternelle s'était imposée à lui. Vernon décida de changer de tactique et de prendre de court cette assemblée de nantis réfractaires avec un speech inédit. Il était assurément – ou

plutôt *notoirement* – de nature réservée. Dans les rares interviews qu’il avait accordées, il donnait rarement dans le déballage autobiographique. Pas une seule fois il n’avait évoqué sa famille. Les journalistes et autres biographes en herbe se gardaient bien de fouiller dans son passé. Il avait déjà ruiné trois carrières et descendu une maison d’édition à coups de poursuites en diffamation. Le point positif, c’est qu’il avait laissé son passé bien enfoui. Le côté négatif, comme il l’avait récemment découvert, c’était cette haine que les gens lui vouaient, car ils ne savaient presque rien de sa vie. Ils devaient s’en tenir aux informations lacunaires qu’il consentait à livrer dans la presse : c’était un banquier en vue depuis les années quatre-vingt-dix, formé à Cambridge ; il avait mis en place un énorme fonds d’investissement, qui lui avait permis de devenir l’un des hommes les plus riches du pays. Les trous dans sa biographie, ils les remplissaient de leurs projections erronées et de leurs jeux d’associations. Cela le plaçait dans la case des politiciens haïs par les militants de gauche – avec Thatcher, Reagan, Rupert Murdoch, Bush Junior, Dick Cheney et consorts. Étant banquier multimillionnaire, il ne pouvait donc être qu’un politicien *conservateur*... Et donc le *Diable* en personne. Il allait essayer de leur prouver le contraire.

Le spectacle était sur le point de commencer.

Il s’examina une dernière fois dans le miroir de la salle de bains, se rafraîchit l’haleine afin d’atténuer les relents de vodka. Il n’avait bu que quelques verres et il se sentait bien, plutôt confiant. Opérationnel.

On frappa à la porte.

C’était une femme de chambre. Petite et fine, de

type eurasien. Elle était plutôt jolie, mais pas son genre.

« Monsieur, désirez-vous qu'on vous prépare la chambre pour cette nuit ? »

C'était quoi ça ? Un accent balte ? Il n'arrivait pas à se prononcer.

« Non, merci.

— Passez une bonne soirée, Monsieur. »

Il fouilla le fond de sa poche et en sortit un billet de dix livres. La fille afficha un grand sourire. Elle n'avait rien fait pour mériter ce pourboire, mais Vernon était officiellement entré dans le rôle du type bien.

La cérémonie avait lieu dans la salle de banquet principale du Blenheim-Strand, l'hôtel le plus branché de Londres, en raison de sa cote auprès des médias et d'une clientèle composée majoritairement de stars. Vernon s'était installé dans la suite 18, au douzième étage, dont l'atout majeur était la vue panoramique sur la Southbank et la ville s'étalant à l'horizon. Pourtant, il n'avait pas eu le temps d'en profiter, trop occupé à regarder la défaite en face, sans ciller.

Il monta sur scène sous de faibles applaudissements. Deux cents personnes dans la salle, mais on aurait dit qu'il n'y en avait qu'une petite douzaine, vu la timidité avec laquelle ils se donnaient la peine de l'accueillir. Vernon posa le trophée – un grand E majuscule en verre compact bleu, avec son nom inscrit sur le socle en laiton – sur un coin du pupitre. Il contempla l'espace devant lui, ce champ de bataille, crépitant déjà sous les premières salves comme autant de grognements naissants. Il pouvait clairement distinguer les deux premières rangées et les visages autour des tables. Au-delà, ce n'était qu'ombres et silhouettes.

Quelques flashes d'appareils photo se déclenchèrent. Il se racla la gorge et s'apprêta à parler, sans notes ni prompteur. Il avait tout mémorisé.

« On dit que les récompenses ne sont jamais décernées aux bonnes personnes. Et pour une fois, l'adage a raison. Je ne mérite pas celle-ci. »

Il s'attendait à une réaction de l'auditoire, au minimum à un semblant de brouhaha... Mais personne ne dit mot. Il régnait un tel silence qu'on pouvait entendre le bourdonnement de son micro.

Il était content d'avoir pu s'enfiler quelques verres au préalable. Deux doubles vodkas dans sa chambre après avoir relu une dernière fois son discours, puis deux autres pendant le repas. Cela ne le rendait pas plus audacieux ni n'allégeait l'immensité de la tâche qui lui incombait, mais son angoisse et sa tension s'étaient quelque peu atténuées.

En premier lieu, il remercia les autres nominés pour leur engagement et leurs succès respectifs. Il s'était renseigné à leur sujet.

Il donna des détails sur les conominés que seul un véritable admirateur pouvait connaître. Sa tirade fut alors accueillie par une fine pluie d'applaudissements des quatre coins de la salle, rapidement étouffée par le calme sépulcral.

Au début, Vernon semblait nerveux et s'exprimait avec hésitation. Mais c'était délibéré, cela faisait partie de sa stratégie. Il en était de même pour sa façon de parler, qu'il avait nommée « l'accent du self-made-man ».

C'était une variante d'accent caribéen, mâtiné de cette intonation du sud-est de l'Angleterre typique des classes moyennes, qu'il avait délibérément perdue à son dix-huitième anniversaire. Cependant, il

n'hésitait pas à y avoir recours en cas de nécessité. Ce soir, il allait s'en servir pour rappeler à l'auditoire qu'il n'était pas seulement issu d'une minorité ethnique, mais aussi de la classe moyenne – deux types de catégories que ce public aimait défendre et célébrer, avant même leur propre communauté.

Ce n'était pas le seul changement. Si un grand et bel homme doué comme lui était doté d'un mélange de magnétisme et de charisme, d'une présence, il savait se montrer humble au moment opportun. Il avait passé le premier tiers de sa carrière à impressionner les gens pour arriver à ses fins. Maintenant que cet objectif initial était atteint depuis longtemps, il devait faire impression de manière différente – montrer qu'il savait minimiser son succès. Après tout, c'était la façon de faire des Anglais : se sous-estimer à outrance avec une fausse modestie exagérée. Il poursuivit son speech en parlant de son travail dans les Antilles britanniques. Tandis qu'il décrivait ses efforts semi-philanthropiques, il fustigea les ateliers clandestins, évoquant les horreurs du travail des enfants et l'exploitation des sociétés du tiers-monde. Son ton était si passionné qu'il paraissait sincère, et l'assemblée en fut toute chamboulée. Cela lui valut une salve d'applaudissements. Une bonne moitié des spectateurs s'était levée, quelques « bravos ! » même fusèrent de part et d'autre. Il se concentra, fit une légère pause. Il était loin d'avoir séduit la foule, mais leur hostilité s'était pour l'instant mise en veille, leurs idées reçues sur le point de s'effriter. Et maintenant, le moment décisif.

Il allait continuer son discours lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un le dévisageait. Bien évidemment, *tout le monde* l'observait et quelques caméras de télé

étaient braquées sur lui, mais ce regard le fixait de manière *particulière*. Il semblait l'appeler et demander de l'attention. Ce regard voulait qu'on le rencontre.

Il toussa, but une gorgée d'eau et en profita pour jeter un œil furtif à sa droite à la personne qui l'épiait.

Il vit alors son destin en face, la cause de sa perte. Une grande blonde de plus d'un mètre quatre-vingts, moulée dans une robe vert bouteille. Il avait une belle vue d'ensemble. Son décolleté était ample, ses pommettes hautes, ses sourcils dessinés en accents circulaires, et sa bouche souriait. Dire qu'elle sortait du lot, au beau milieu de cette assemblée maussade de costumes mous et de robes noires interchangeables, relevait de l'euphémisme. Cette créature avait l'air d'un arc-en-ciel incandescent au milieu d'un désert monochrome. Elle était assise au premier rang, sur une chaise près de l'estrade, sa main soutenait son menton tandis qu'elle le contemplait attentivement de ses yeux clairs en cherchant son regard. Sa robe, fendue sur le côté, dévoilait sa jambe, de sa cheville tatouée jusqu'à la naissance de sa cuisse. Il scruta sa main afin de voir si elle portait une alliance, tout en se rappelant que la sienne rayonnait sous les projecteurs.

La vision qu'il avait d'elle l'enhardit. Et l'alcool le boosta un peu plus.

«J'ai toujours dit que j'avais foi en l'être humain. Je tiens ça de mon père, Rodney James», dit-il, embrayant sur la partie charnière de son discours.

Il raconta comment son père était arrivé en Angleterre au début des années soixante, en provenance de Trinidad. Il décrivit la maison mitoyenne dans laquelle il avait grandi à Stevenage, avec ses parents et sa grande sœur, Gwen. Ils se partageaient deux

pièces au sous-sol. Même si Rodney ne s'était pas senti totalement le bienvenu dans ce nouveau pays, il avait catégoriquement refusé de s'avouer vaincu, cumulant deux emplois : laveur de vitres le jour et brancardier dans un hôpital la nuit. Vernon révéla qu'à l'âge de dix ans il avait pris trois décisions quant à son avenir. La première : il allait travailler aussi dur que son père. La deuxième : si jamais il avait un poste à haute responsabilité, il ferait en sorte qu'aucun de ses employés ne vive dans les conditions que lui et sa famille avaient connues. Avant toute chose, les gens méritaient qu'on les traite avec respect.

À sa grande surprise, cela déclencha un déluge d'applaudissements, qui semblaient unanimes.

Brièvement déconcentré, il remercia l'assemblée avec une humilité timide. Ensuite, il leur parla du troisième souhait qu'il avait formulé à l'époque : ne plus jamais avoir à manger ces sardines en boîte à la sauce tomate. Sa famille était si pauvre, expliqua-t-il, que c'était bien souvent tout ce qu'ils pouvaient se permettre.

Il avait cassé la baraque. Les gens riaient, l'acclamaient bruyamment et criaient de joie. Tapaient sur les tables ! Il n'avait plus d'ennemis... Le courant s'était bel et bien inversé.

Il jeta un regard furtif en direction de la Blonde. Elle était toujours là, le fixant avec admiration, les mains serrées. Leurs yeux se rencontrèrent. Ses lèvres bougeaient doucement. Elle lui chuchotait quelque chose. Mais il ne pouvait pas s'attarder assez longtemps pour déchiffrer le message. Gonflé à bloc par sa réussite ainsi que par la vodka qui huilait son ego, il continua son récit

Quinze ans après son arrivée en Angleterre, Rodney James avait ouvert sa propre affaire – un kiosque installé en face de la gare. C'était le seul marchand de journaux des environs, et ses affaires étaient florissantes. La famille put enfin sortir de son « terrier », et, pendant quelque temps, la vie fut agréable.

Bien évidemment, dit Vernon, avec une voix (délibérément) éraillée, comme toute bonne chose, cela n'allait pas durer. Après tout, le bonheur n'est-il pas qu'une escale sur une longue et morne route ?

Un soir de mai 1989, tandis que Rodney fermait son magasin, il fut dévalisé et poignardé. Il se vida de son sang sur le sol, à l'endroit même qui avait fait sa fierté et sa joie, sa plus grande réussite aussi, et qui avait témoigné de son travail acharné et de sa détermination à surmonter les épreuves.

Vernon conclut son histoire en déclarant qu'il pensait à son père chaque jour, que tout ce qu'il avait fait, faisait et continuerait à faire serait toujours en sa mémoire. C'était la personne la plus honnête qu'il ait connue. Il termina par un simple « Merci ».

La pièce explosa sous les bravos. La lumière revint dans la salle. Il eut droit à une standing ovation. Certains même essuyaient quelques larmes. Il s'éloigna du micro et savoura ce triomphe, hochant la tête en direction de la foule, à gauche, au centre, à droite. La Blonde aussi était debout, applaudissant à tout-va, rayonnante, tandis que sa poitrine dansait sous sa robe. Leurs regards fusionnèrent à nouveau.

« Je vous aime », susurra-t-elle.

Les gens se dirigèrent vers l'estrade, les mains tendues. Il serra toutes celles qu'il pouvait, absorbant leurs compliments, les remerciant par des courbettes. Tandis que les applaudissements résonnaient

dans ses tympans, il se rappela comment les choses s'étaient *vraiment* déroulées dans son enfance. Il ne savait pas très bien si son père était devenu un monstre juste après être arrivé en Angleterre, ou s'il l'avait toujours été. Cela n'avait désormais plus d'importance. Rodney James lui avait permis d'atteindre son objectif. La saga que Vernon venait de raconter était un énorme mensonge, tissé à partir de vérités microscopiques, mais c'était une putain d'histoire et c'était tout ce qui comptait. Il salua son auditoire enthousiaste, ramassa son prix et quitta l'estrade. Il se sentait heureux, son cœur cognait fort dans sa poitrine. À présent, il pouvait fêter ça.

*Et il voulait à tout prix baiser la Blonde.*

Mais lorsqu'il se retourna, elle avait disparu. La chaise qu'elle avait occupée était vide.

Après cela, tout ce beau monde se rendit à la boîte de nuit de l'hôtel. Un DJ, aux dreadlocks bleu-blanc-rouge, mixait sur son ordinateur un mélange de reggae vintage, de funk des seventies et de rap.

La boîte s'appelait la Casbah. Une piste de danse en contrebas brillait de mille nuances turquoise et or, un coin salon se divisait en deux niveaux, l'un avec des tables et l'autre avec des cabines.

Vernon fit son entrée sous les vivats. La foule s'agglutina autour de lui, comme des idiots du village autour de l'arbre de mai ! On le félicita pour son discours. Tout le monde se répandait en compliments à son égard. Il était *formidable* ! Et le travail qu'il accomplissait était *formidable* ! Et tous *insistaient* : ils l'avaient toujours aimé et admiré. Les mauvaises langues s'étaient changées en lèche-cul. Il resta dans son personnage, de la fausse modestie à l'accent

exagéré, ça fonctionnait à merveille. Il les remercia avec son sourire le plus sincère et sa poignée de main la plus ferme.

Il parcourut la salle. Se mêla à la foule. Papota çà et là. Rigola même des mauvaises blagues. Des personnes qu'il ne connaissait pas lui proposèrent de lui payer un verre, même si c'était open bar... Les gens voulaient le prendre en photo avec leurs téléphones mobiles. Il s'y prêta de bon cœur. Certaines femmes étaient en émoi. Deux d'entre elles perdirent l'usage de la parole. Une l'embrassa sur la joue. Il signa un autographe sur une serviette en papier ainsi que sur quelques menus. Un Asiatique voulut connaître son secret. « Beaucoup de travail et de l'aspirine », répondit-il, continuant sur sa lancée. Un sexagénaire bourré, originaire du nord de l'Angleterre, lui demanda s'il avait été un « sirop de la rue ». Des gars plutôt sérieux voulaient connaître son opinion sur le réchauffement climatique, le Moyen-Orient, le gouvernement britannique, le déclin de l'empire américain ou sur l'intérêt d'investir en Irlande et en Islande. Il donna des réponses de gauchiste. Ils acquiescèrent, comme des poupées béates dodelinant de la tête. Rien de tout cela ne le dérangeait, ni ces gens qui se collaient à lui et lui léchaient les bottes ni l'hypocrisie ambiante. Cette bande de bien-pensants désolés l'avait rendu heureux, pour des raisons qu'ils ne découvrirait jamais.

Et maintenant...

Où était donc la Blonde?

Il arpenta toute la boîte, mais ne la trouva pas. Les invités avaient atteint un état d'ivresse qui leur permettait de se laisser aller sur la piste, tandis que le disco remplaçait le reggae. Les gens dansaient, certains avec aisance, d'autres se mouvaient comme

s'ils nageaient dans un bain de ciment sur le point de sécher. Vernon revint sur ses pas et se vit encore congratulé, on lui serra la main de plus belle, c'était reparti pour un tour. Il y eut des checks, du *give me five* et beaucoup de pouces levés.

Par contre, aucun signe d'*Elle*.

Le DJ passait des morceaux de The Clash, The Jam, The Specials, The Housemartins. Les femmes se tenaient au bord de la piste, observant plusieurs quadras pogoter sauvagement. Pendant quelques instants, ils revivaient leur jeunesse, pour s'arrêter ensuite hors d'haleine et en sueur quelques minutes, honteux de voir que le temps les avait rattrapés et leur menait la vie dure.

Vernon se faufila dehors et inspecta le couloir. Tapis fin de couleur grise, hublots en guise de fenêtres; le cœur de Londres en pleine nuit, c'était comme se trouver au beau milieu d'une énorme boîte à bijoux. Il prit l'ascenseur menant au hall principal. Elle était bel et bien partie. Quel dommage, pensa-t-il. Il ne voulait pourtant pas rester sur sa déception. Dieu avait inventé les agences d'escorts pour ce genre de situation.

Il retourna à la soirée et décida d'y passer encore une heure, puis de partir et de se payer les services d'une fille, une Nordique de type pom-pom girl. Il demanderait à ce qu'elle se ramène dans une robe moulante verte.

Les serveurs parcouraient le lieu et prenaient les commandes. Vernon demanda une double vodka et monta dans l'une des cabines où s'étaient installés des juges et d'autres membres du conseil. Encore des compliments et des mains à serrer... Deux juges lui présentèrent des excuses pour l'avoir à ce point

sous-estimé. Il les accepta et leur dit qu'il regrettait toute cette polémique. Quelqu'un lui fit un clin d'œil et ajouta que cela lui avait fait une sacrée pub.

Sa commande était arrivée. Il sirota son verre et scruta une nouvelle fois l'étage, au cas où.

La musique résonnait de plus en plus fort. Le DJ passait des morceaux populaires. Un groupe dansait en cercle. Ils chantaient fort, donnant des coups de pied en l'air et dégageant les fêtards qui les gênaient. On ne s'entendait plus. Vernon vit l'occasion de filer en douce. C'est à ce moment-là qu'il l'aperçut à nouveau, *Elle*. Cet éclair blond et vert.

Elle se tenait à l'autre bout du club, près de la sortie, lui tournant le dos.

Vernon s'excusa et se retira. Personne ne l'entendit.

Il se dirigea vers la salle principale qui était pleine à craquer. On aidait une femme à marcher vers les cabines. Elle sautillait et saignait du pied. Un gars appela Vernon, il se retourna en souriant et salua de la main, sans pour autant voir qui l'avait interpellé. Il fit crisser sous ses semelles quelque chose qui ressemblait à des éclats de verre ou à des glaçons, écrasant au passage quelques olives et des rondelles de citron.

La Blonde tenait son portable à l'oreille. Vernon resta derrière elle pendant quelques secondes, attendant le bon moment pour l'aborder. Il était plus bourré qu'il ne se l'était imaginé. La vodka était le seul alcool qu'il consommait, car il savait se contrôler, en connaissait les effets sur son organisme. Il en avait ingurgité à peu près huit – ou peut-être neuf – et ce, en quatre heures, tout en prenant soin de boire suffisamment d'eau entre chaque verre. Le pire état dans lequel il se soit mis était pompette. Mais là, son équilibre laissait à désirer, sa bouche était sèche et sa

tête tourbillonnait comme les aiguilles d'une montre tournoyant à l'envers.

Il lui tapa légèrement sur l'épaule.

Elle se retourna, le téléphone toujours collé à l'oreille.

«Oh...» C'est le seul mot que Vernon put dire lorsqu'il aperçut son visage.

La robe était presque de la même couleur, mais ses cheveux, sa taille et ses formes auraient dû l'alerter. Il ne s'agissait pas de la Blonde. Mais juste d'une blonde en version raccourcie et trapue, le genre que seul un petit ami de longue date ou un mari fidèle considérerait comme la femme idéale.

Comment avait-il pu faire une erreur aussi grossière?

«Ouais?» Elle le toisa de manière interrogatrice.

«Je suis désolé. Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre.

— Eh bien, ce n'est pas moi», répondit-elle sèchement. Elle se tourna et reprit sa conversation téléphonique.

C'est à ce moment-là qu'une bande de mecs faisant la chenille fit irruption dans le club en chantant «Tout le monde s'éclate, à la queue leu...». Ils dévalèrent la piste et percutèrent la jeune femme. Elle perdit l'équilibre et tomba la tête la première sur Vernon, lui donnant un violent coup dans la poitrine. Il fut propulsé en arrière et essaya de se rattraper. Ses doigts agrippèrent la chevelure de la femme qui se retrouva collée à lui et se mit à pousser d'étranges glapissements.

Ils atterrirent sur le sol et Vernon prit le choc de leurs poids combinés sur le haut du dos et dans les omoplates. Il hurla lorsqu'il sentit la douleur irradier

son corps. Ils essayèrent de se relever dans un même élan, mais bataillèrent l'un contre l'autre dans un moment de confusion et de panique. La femme lui mit un doigt dans l'œil et un autre dans la narine, puis lui griffa la joue avec ses ongles en tentant de se remettre debout. Elle ne put pas totalement relever la tête car une touffe de ses cheveux s'était coincée dans un des boutons de manchette de Vernon. Il voulut la libérer, mais elle perdit toute patience et bougea furieusement la tête en criant. Vernon s'excusa, même si ses épaules lui faisaient un mal de chien et que la douleur s'était maintenant étendue à sa mâchoire.

«Où est mon téléphone?» cria-t-elle.

Il haussa les épaules et grimaça en sentant une vive crampe parcourir ses muscles.

Puis il s'aperçut qu'une des bretelles de la robe de la femme s'était déchirée et que son sein gauche se dévoilait légèrement. Dans un premier temps, elle ne s'en rendit pas compte. Elle continuait à lui crier dessus, lui parlant de son téléphone malgré la musique assourdissante. Mais il avait perdu ses capacités auditives, ne matant plus que ce sein volumineux qui se présentait à lui.

Elle suivit son regard.

Sa bouche forma un O majuscule parfait.

Puis ce O se transforma en rictus d'énervement.

«Espèce de gros connard!» cria-t-elle. Claudiquant, elle détala pour sortir du club, retenant le haut de sa robe, pour garder un peu de décence et de pudeur.

Vernon regarda autour de lui. Tout le monde l'observait... Les gens étaient morts de rire, rigolant aussi bien avec lui que de lui.

Il se remit à faire le joyeux luron, souriant à

nouveau, riant avec le public, secouant la tête et les mains. Le moment idéal pour s'en aller. Il se retourna et marcha sur quelque chose. C'était un portable. Celui de la femme très certainement. L'écran était complètement éclaté. Il le ramassa et le glissa dans sa poche. Il le remettrait à la réception dès le lendemain.

Heureux de quitter la boîte, il se dirigea vers le couloir.

Après tout, il n'avait pas besoin d'une escort, juste d'un bon lit. Il avait été si préoccupé par son discours qu'il n'avait même pas eu le temps de jeter un coup d'œil à sa suite. L'état dans lequel il se trouvait était plus dû à sa rude journée qu'à la vodka coulant dans ses veines. La fatigue déboulait après le pic d'adrénaline, la descente après la montée triomphale. C'était le vrai Vernon qui parlait en lui et non celui qu'il avait créé.

Il se dirigea vers l'ascenseur.

Un groupe de personnes ivres titubèrent autour de lui. Ils se cognèrent contre les murs et l'interpellèrent en riant pour lui demander où se trouvait l'entrée du club. Tandis qu'il la leur indiquait, il vit du coin de l'œil cette étoile blond et vert passer devant eux et se diriger dans la direction opposée. Il se rappela qu'il avait toujours le portable dans sa poche. Il quitta le groupe et se précipita vers elle.

«Excusez-moi?» s'exclama-t-il.

La femme s'arrêta et se retourna.

Non.

Ce n'est pas possible...

Mais c'était bien...

*Elle.*

*La Blonde.*

« Oh, bonsoir, dit-elle en l'observant sous toutes les coutures. Que vous est-il arrivé ? »

— La soirée commence à être un peu agitée, répondit-il.

— Et vous nous *quittez* déjà ? rigola-t-elle.

— J'aime certaines formes d'agitations, d'autres me conviennent moins. Comment se fait-il qu'on ne vous ait pas vue dans le club ?

— J'y allais. » Elle avait un léger accent français.

« C'est de l'autre côté, dit-il en pointant son pouce par-dessus son épaule.

— Vraiment ? » demanda-t-elle avec un sourire narquois.

Le bar du onzième étage était désert et donc approprié. Seul, le barman essuyait le comptoir.

Elle s'installa à une table en coin près de la fenêtre, tandis que Vernon commandait les boissons – du vin blanc pour elle et un verre d'eau pour lui. Il demanda au barman de lui servir son eau « comme s'il s'agissait d'une vodka ».

Vernon laissa la Blonde prendre la parole en premier. Elle s'appelait Fabia et travaillait dans les relations publiques. Elle était originaire de Suisse, avait vécu en Angleterre ces cinq dernières années. Elle s'était mariée à un Néo-Zélandais, mais ils étaient séparés depuis un an.

Elle montra rapidement son alliance, qu'elle avait déplacée à la main droite.

À lui de jouer maintenant.

Le mariage de Vernon était solide. Même si sa femme et lui passaient beaucoup de temps loin de l'autre, ils s'entendaient bien et leur sexualité était épanouie.

Mais cela ne lui suffisait pas. Niveau sexe, il avait besoin de choses d'un autre genre. Pour cela, il allait voir ailleurs.

Il cherchait rarement à séduire les femmes, à moins qu'il ne soit sûr de son succès. La drague ne l'intéressait pas. Cela prenait trop de temps et d'efforts pour un résultat incertain. Il ne voulait pas non plus d'une maîtresse ou d'une quelconque relation.

C'est pour cette raison qu'il faisait appel à des prostituées. De haut standing, chères, discrètes et *toujours* blondes. C'était un simple arrangement : il avait ce qu'il voulait, payait et rentrait chez lui.

Fabia différait des filles qu'il rencontrait en général. Bien sûr, la gent féminine flirtait avec lui, mais pas de manière aussi franche. Elles étaient toujours sur la réserve, comme si elles se protégeaient. Alors que Fabia, elle, était si directe qu'elle en devenait presque brutale. Elle voulait la même chose que lui. C'était perceptible dans ses yeux lorsqu'il l'avait vue pour la première fois. Et ça l'était encore maintenant dans la manière dont elle l'observait.

Vernon dit à Fabia que sa femme et lui formaient un « couple marié, mais libre ».

« Pourquoi n'était-elle pas présente ce soir ?

— Elle est aux États-Unis.

— Et qu'en est-il de votre entourage ? Pas de garde du corps, pas d'assistants ?

— Je suis venu seul.

— C'est courageux.

— C'est l'effet vodka. »

Elle rit. Ils sirotèrent leurs boissons tout en regardant par la fenêtre. La vue était la même que celle de la suite de Vernon, mais en contrebas. On voyait la

Southbank entre les ponts Millenium et Waterloo, éclairée comme un gigantesque flipper illuminé.

« Jolie montre, dit-elle en regardant son poignet.

— Elle appartenait à mon père. »

La Rolex de son père, de modèle Datejust, était le seul objet de valeur qu'il avait rapporté de Trinidad. Elle avait été offerte à son grand-père en 1952, quand il avait pris sa retraite de la succursale de la Banque de Londres. Il l'avait léguée à Rodney. Ce dernier la portait une fois par an, pour son anniversaire. Ils l'avaient trouvée après la mort de son père, dans une boîte à chaussures au fond de l'armoire, en triant ses vêtements. Vernon avait bien proposé de la vendre, mais sa mère avait refusé catégoriquement, arguant qu'elle voulait qu'il la conserve pour la léguer à son fils le jour venu. « *Et si je n'ai que des filles ?* » s'était-il exclamé. Et c'était bien le cas. Trois filles.

Il arborait la montre pour la première fois ce soir-là, afin de se rappeler qu'il devait rester dans son personnage, penser avec chaleur à ce père qu'il haïssait. La montre était une excellente piquûre de rappel. Elle était aussi lourde que des chaînes, avec ce métal froid lui collant au poignet.

« Puis-je ?

— Bien sûr. »

Vernon la fit glisser de son poignet. Elle n'était pas tape-à-l'œil, comme les Rolex dernier cri. L'éclat de son bracelet jubilé or et argent avait disparu depuis longtemps et le verre était rayé.

Elle la prit et la soupesa. Puis l'inspecta avec attention. Il se doutait qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait.

« Elle est collector ? demanda-t-elle.

— Oui. Vous vous y connaissez ?

— Mon père est horloger. » Elle la mit à son poignet. Le bracelet était trop large et la montre descendit sur son avant-bras.

« Vous avez l'air d'un rappeur. »

Leurs doigts se frôlèrent au-dessus de la table. Elle prit sa main et le regarda dans les yeux.

Elle desserra légèrement son étreinte et inclina son visage vers le sien. Il sentit son souffle chaud sur son menton. Elle se pencha un peu plus vers lui, les lèvres légèrement entrouvertes, les yeux mi-clos. Vernon se détacha et se recula, regardant tout autour afin de voir si quelqu'un les observait. Mais ils étaient bel et bien seuls, à l'exception du barman qui leur tournait le dos et empilait des verres sur une étagère.

« Je croyais que tu étais pour les couples libres ? demanda-t-elle.

— Ma porte est toujours ouverte...

— Tu as une chambre dans cet hôtel ?

— Oui.

— Eh bien, je pense que c'est le moment de m'inviter à observer la vue. »

Lorsque les portes de l'ascenseur s'entrouvrirent, Vernon, en bon gentleman, la laissa passer. C'était également l'occasion pour l'examiner encore une fois.

Sa robe laissait entrevoir une grande partie de son dos, s'arrêtant juste au-dessus de la courbe de ses fesses. Ses yeux glissèrent sur le sillon impudique de sa colonne vertébrale en s'attardant sur le fin duvet qui ombrait sa peau fauve. Elle était parfaite.

Dans la suite, ils admirèrent quelques instants l'horizon.

«C'est donc comme ça que tu vois le monde ?  
demanda-t-elle.

— Que veux-tu dire par là ?

— De tout en haut, comme un dieu ? Le monde  
petit, insignifiant, que tu peux déformer et broyer ?

— Seulement pour cette nuit.»

Dehors, la pluie mouchetait la vitre. Il lui prit la  
main en douceur et la tourna vers lui. Puis il l'attira  
un peu plus près, commença à l'embrasser. Au début,  
elle lui opposa une certaine résistance. Ses lèvres  
étaient figées, rigides. Elle retenait ses bras le long de  
son corps. Il s'arrêta et lui demanda si elle allait bien.

Au lieu de lui répondre, elle lui attrapa la tête et  
appuya violemment sa bouche contre la sienne. Ils  
s'embrassèrent. Elle lui mordilla la lèvre inférieure.

Puis elle le mordit carrément.

Il recula en grognant, se touchant les lèvres afin de  
voir s'il y avait du sang. Elle s'excusa avec un petit  
rire, déclarant que c'était l'enthousiasme. Et peut-être  
aussi le vin. Il dit «OK» et se retira dans la salle de  
bains.

Elle l'avait fait saigner, mais cela ne changeait pas  
grand-chose car il était dans un sale état. Il était tout  
décoiffé. Son visage était égratigné, la poche de sa  
chemise déchirée et sa manche gauche crasseuse et  
imbibée de vodka. Il s'aspergea la figure d'eau fraîche  
pour essayer de reprendre ses esprits. Lorsqu'il revint,  
il la trouva debout près du canapé, au milieu de la  
pièce, ajustant sa robe sur ses hanches.

«Je suis désolée.

— Rattrape-toi.»

Il prit son visage dans ses mains et l'embrassa. Une  
nouvelle fois, il buta sur des lèvres tendues et fer-  
mées. Que lui arrivait-il donc, à cette fille ? Tout cela

commençait à l'exaspérer. Si elle avait juste l'intention de le chauffer, il était trop fatigué pour jouer à ça, avait trop picolé. Il voulut dire quelque chose lorsque Fabia s'approcha de lui. Elle lui mordilla le cou et lui fourra la langue dans l'oreille. Elle lui retira sa veste, défit sa ceinture, puis son pantalon. Elle se lécha les doigts et les fit glisser dans l'ouverture de son caleçon, libérant sa verge en érection. Il gémit, appréciant sa façon agressive de prendre l'initiative.

Puis elle s'arrêta brusquement et recula.

« Que se passe-t-il encore ? » soupira-t-il, frustré.

Elle le toisa puis sourit étrangement. Il remarqua qu'elle tremblait.

« Tout va bien ? »

Elle jeta un coup d'œil vers la porte, puis vers lui.

« Je pensais que je pourrais le faire, dit-elle avec un petit souffle.

— Quoi ?

— Je ne peux pas », souffla-t-elle doucement en reculant encore d'un pas.

Son irritation se mua en colère.

« Qu'est-ce qui se passe ? C'est un jeu ou quoi ?

— Je suis désolée. » Elle recula encore un peu plus, mains en l'air, paumes vers l'extérieur. « Je n'aurais pas dû venir ici.

— Pourquoi es-tu là, alors ? » grogna-t-il.

Elle ne bougeait pas. Elle n'avait certainement pas l'intention de s'en aller. Elle se tenait là, à demi nue dans cette robe serrée épousant si parfaitement son ventre qu'on pouvait apercevoir son piercing au nombril. Sa poitrine bombée s'agitait à chacune de ses respirations anxieuses.

Et elle ne bougeait pas.

Elle n'avait pas...

L'intention.

*De s'en aller.*

Ce qui signifiait :

Qu'elle le *désirait*.

Comme ça...

MAINTENANT.

Il se précipita sur elle.

Elle recula brusquement et tomba sur le minibar, flanquant au sol toute la verrerie immaculée empilée sur le dessus : verres en cristal, verres à vin, flûtes à champagne et carafes. Elle se remit debout en s'agrippant au coin du meuble. Vernon se dirigea à nouveau vers elle, mais son pantalon avait glissé sur ses chevilles. Son sexe sortait de son caleçon tel le gnomon d'un cadran solaire. Tandis qu'il tentait de remonter son pantalon, Fabia lui donna un grand coup de pied dans le ventre. Il poussa un cri. Il eut un renvoi de vodka mêlé de bile. Il tomba à genoux, fut pris d'un haut-le-cœur et eut du mal à respirer. Il tenta de se relever mais la douleur était trop intense. De plus, il était trop bourré et ne contrôlait plus son corps. Il s'assit un court instant, tentant de reprendre son souffle malgré sa poitrine oppressée, tandis que la chambre tanguait de gauche à droite.

Il essaya de se relever. Il ne pouvait pas.

Il s'allongea doucement, sur le côté, afin de se soulager de la douleur qui lui cisailait le ventre.

Puis il se mit sur le dos.

Fabia, elle, n'avait pas bougé. Elle lui lançait un regard noir, haletait. Il vit une lueur de folie dans ses yeux.

Il était complètement à sa merci.

« Je t'en prie... », murmura-t-il.

Elle renifla. Ses yeux parcoururent furtivement la pièce. Elle se tourna vers le minibar qu'elle voulut déplacer. Monté sur roulettes, il pesait très lourd. Elle tira dessus, grogna, jura puis poussa le meuble sur la moquette. À l'intérieur, les boissons roulaient et s'entrechoquaient, certaines se cassèrent et l'alcool coula à travers les interstices, en minces filets au début, puis en ruisseaux réguliers. La puanteur de l'alcool envahit la pièce.

Vernon devinait ce qu'elle avait l'intention de faire et il essaya de se tirer de là, mais il ne le pouvait pas. La douleur le paralysait. Il pouvait à peine sentir ses jambes, encore moins les bouger. Et, surtout, il était saoul comme jamais. Il voulait s'évanouir. Il voulait vomir. Il tentait de lutter contre cet état.

Finalement, Fabia réussit à rapprocher le minibar pour s'en servir comme arme. Elle le poussa vers Vernon d'un coup de pied vif.

Les portes s'ouvrirent sous le choc. Le contenu se répandit telle une vague de liqueurs, de sodas et de verre brisé, le tout aspergeant Vernon de la taille jusqu'aux pieds. Mais le meuble ne s'était pas totalement renversé, retenu dans sa chute par les portes entrouvertes plantées dans le sol et le fil électrique le retenant au mur.

Fabia regarda tout autour d'elle, l'air confus.

Elle non plus, elle ne s'attendait pas à cela.

Puis elle aperçut la prise de courant et jura en français :

« Putain de merde ! »

Vernon resta immobile, par peur de sa réaction. Il agrippa la moquette, cherchant à se sortir de là, en vain. Elle enjamba le fil électrique et jeta un nouveau

coup d'œil vers lui. Il voyait bien qu'elle avait encore envie de lui faire du mal, mais elle était épuisée et à bout de souffle.

Elle l'observa minutieusement, se moqua de son sexe rabougri et de sa vulnérabilité.

Puis elle sortit de la pièce en vociférant.

Vernon resta à terre quelques instants, entouré de bris de verre. Le minibar retourné baignait dans une flaque âcre d'alcools.

Il réussit finalement à se relever, étourdi et tout amoché, totalement vidé. Il regarda vers la chambre à coucher mais il savait qu'il n'arriverait jamais jusque-là.

Il observa le mur face à lui, celui-ci avait été partiellement détruit.

Il songea à la note. Cela allait coûter une fortune. Des mille et des cents.

Il pensa à passer un coup de fil pour appeler à l'aide... Le service de sécurité... Un médecin...

Mais il ne voyait pas le moindre téléphone.

C'est là qu'il aperçut quelque chose traînant par terre, juste en dessous de la prise. C'était noir, tout petit. L'espace d'un instant, il se dit que ce pouvait être une souris, mais cette chose n'en avait ni la couleur ni la forme. Ce truc ne bougeait pas... L'hôtel était trop neuf, trop cher...

Il le ramassa.

C'était un string minuscule, avec un nœud rose sur le devant, une petite fente en forme de losange à l'arrière, et un petit bouton à pression sur l'élastique de la taille.

Il s'affala sur le canapé et le serra dans sa main.

Il referma le bouton et fit tourner le string autour de son doigt.

Ce devait être à Fabia. Il se mit à penser à elle et à son fort potentiel érotique, et à ce qu'ils auraient pu faire tous les deux en ce moment, si les choses n'avaient pas mal tourné.

Puis – surprise – il se remit à avoir la gaule.

Que lui avait-elle donc fait ?

Ce truc qu'il aimait tant ?

Il se lécha les doigts et ferma les yeux. Il la voyait.

Il se branla et éjacula rapidement dans le string.

Lorsqu'il eut terminé, il le lança dans la corbeille à papier.

Dans le mille !

Il gloussa doucement.

*Sale pute*, pensa-t-il. Au moins, il avait obtenu *quelque chose* d'elle. Il s'étendit ensuite sur le canapé, ferma les yeux et s'endormit.

C'est *exactement* comme ça qu'il m'a dit que tout s'était passé.

PREMIÈRE PARTIE

HAÏR QUELQU'UN  
DU PLUS PROFOND DE SES TRIPES



# 1

Quand les infos annoncèrent que Vernon James avait été arrêté pour meurtre, je fus partagé. Même s'il avait été autrefois mon meilleur ami, j'espérais qu'il serait jugé coupable et qu'il finirait sa vie en prison. Mais ce n'était pas la cause du conflit qui nous opposait. Laissez-moi vous expliquer.

Je travaillais tard, comme d'habitude, lorsque le téléphone sonna.

« Terry, *Terry*? » C'était Janet Randall, ma patronne et associée du cabinet juridique qui m'employait : Kopf-Randall-Purdom. « KRP », pour faire court.

Je savais que Janet était dans une de ses journées folles du type « la fin est proche / j'en avais besoin hier / c'est l'appel de la dernière chance », car je pouvais l'entendre fumer à l'autre bout du fil, tirer de grandes bouffées sur sa cigarette et retenir sa respiration. C'était signe d'une grande panique. Elle avait arrêté depuis cinq ou six ans, mais elle faisait partie de ces ex-fumeurs toujours à la recherche de clopes

lorsque le stress pointait son nez. Cela la rendait malgré tout encore plus angoissée.

« Que se passe-t-il ? »

— Merci, mon Dieu ! » répondit-elle. J'avais pris mon temps avant de décrocher le téléphone, en espérant qu'il arrête de sonner afin que je puisse ranger mes affaires et rentrer chez moi.

« Ahmad Sihl vient de m'appeler.

— Qui ? dis-je, refrénant un bâillement.

— Rien qu'un des cinq meilleurs avocats d'affaires du pays. En fait, un des trois meilleurs.

— C'est probablement la raison pour laquelle je n'ai jamais entendu parler de lui », dis-je en plaisantant.

Une blague circulait au bureau concernant les avocats d'affaires. On disait qu'ils n'étaient pas vraiment avocats, car ils savaient à quoi ressemblait une salle d'audience seulement grâce aux séries télévisées. Mais KRP ne s'occupait pas uniquement de droit pénal. La firme disposait d'avocats fiscalistes et d'autres spécialisés dans les violences conjugales. Ces divisions représentaient les sections les plus importantes et les plus lucratives de l'entreprise, celles constituant le meilleur moyen de faire gagner du fric, et bon sang qu'est-ce qu'ils aimaient tous nous le rappeler à nous, « les pénalistes » – comme ils nous nommaient –, que c'était à eux qu'on devait notre gagne-pain. Le nom Ahmad Sihl me disait quelque chose, mais je n'arrivais pas à le resituer. J'étais claqué et je pensais à mon chez-moi, à ma femme et mes deux enfants, à mon dîner, aux devoirs des gosses...

« Il représente Vernon James », dit Janet.

Ce nom, je le connaissais bien.

Mais, dans un premier temps, je crus avoir mal entendu.

« Qui ?

— Qui. *Qui ?* Tu joues au perroquet ? *Vernon James.* »

Je déglutis. Un courant d'air glacial me parcourut l'épine dorsale. Ma main se resserra autour du combiné. Et surtout, je ne sentais plus mes jambes.

« Allô... T'es encore là ?

— Ouais, dis-je. Continue.

— Tu sais qui est Vernon James ?

— Bien sûr. » Et je me mis à débiter son CV : fondateur et propriétaire de VJ Capital Management, un énorme et prospère fonds d'investissement spéculatif. Selon le *Sunday Times*, fortune estimée à 145 millions de livres. Âge : trente-huit ans. Possède des résidences à New York, Paris, Londres et Grantchester, un village près de Cambridge. Marié, trois filles...

« Je suis épatée ! Comment se fait-il que tu saches autant de choses à son sujet ?

— Je lis souvent les pages éco..., répondis-je avec précipitation. Que lui arrive-t-il ?

— Il a été arrêté pour meurtre.

— *Meurtre ? Qui ? Quand ?* » Je ne pouvais pas contenir mon – disons – *excitation* ; car c'était bien de l'excitation. Elle me parcourut l'échine sous forme d'une grisante et chaude tension. Je fus pris de vertige, tout étourdi. Je dus m'asseoir. Puis je me rendis compte que quelque chose clochait.

« En quoi ça nous concerne ?

— Ça nous concerne en *tout*. Il n'a pas d'avocat pénaliste. Ahmad m'a demandé de le représenter.

— Oh... » C'était tout ce que je pus répondre. Le

sol avait cédé sous mes pieds. Je respirais rapidement de minces filets d'oxygène.

« Terry, tu réalises à quel point ce truc va être énorme ? » dit-elle, tirant de grosses bouffées. Je pouvais presque la voir sourire à travers la fumée de sa clope. « Il s'agit du plus gros procès qui va avoir lieu dans le pays. C'est exactement ce dont on a besoin. Tu sais bien que j'essaie d'obtenir de Sid Kopf le développement de notre division ? »

— Bien sûr », répondis-je. Mais je ne l'écoutais qu'à moitié.

« Tu sais ce que ça représente pour toi ? »

Bien sûr que je le savais. La règle de l'appel et de la réponse, dite la règle relative à la propriété. *On t'appelle, tu réponds présent, et c'est à toi que revient l'affaire.*

Bien que ce coup de fil fût destiné à ma collègue Bella, c'est moi qui avais décroché le téléphone et donc l'affaire me revenait.

« Ouais ? »

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Que veux-tu dire ?

— C'est la chance de ta vie, Terry. Ou alors tu veux rester greffier jusqu'à la fin de ta vie ?

— J'ai eu une longue journée.

— Il faudra t'y habituer. Tu sais, si les choses se passent bien, t'auras peut-être une chance d'obtenir ton diplôme ? »

Cela ne faisait que commencer.

Tous les deux ans, KRP récompensait son meilleur employé en lui finançant son diplôme de droit. Personne de la section pénale n'avait réussi à l'obtenir jusqu'ici. Notre branche était trop petite, nos procès trop insignifiants et nous n'attirions pas assez

l'attention. Le diplôme revenait toujours aux avocats d'affaires ou aux fiscalistes. Le prix devait être décerné cette année. Sid Kopf, notre P-DG, avait laissé entendre qu'il avait l'intention de rompre avec cette tradition. Du coup, tout le monde semblait avoir repris du poil de la bête et chacun manigançait dans son coin. Tout spécialement Bella, qui avait toujours essayé de me la faire à l'envers, dès mon premier jour dans la boîte, il y a de cela trois mois. Si je m'emparais du procès le plus prestigieux que notre cabinet ait eu à traiter jusqu'ici, cela équivalait à déclencher la guerre.

« J'ai besoin que tu me rendes un service, tout de suite, dit Janet. Je dois rendre visite à Vernon James au poste de police de Charing Cross dans l'heure qui vient. Je n'ai pas mon stylo avec moi. Je l'ai oublié au bureau. »

Elle utilisait toujours le même stylo-plume porte-bonheur lorsqu'elle bossait sur une affaire. Elle me dit où je pouvais le trouver et me demanda de le lui apporter chez elle. J'acquiesçai et raccrochai. Puis je m'assis par terre et pris ma tête entre les mains.

*Vernon James – arrêté pour meurtre.*

De tous les scénarios de vengeance que j'avais pu imaginer, jamais je n'avais eu l'idée que cela puisse se faire dans un contexte judiciaire – et encore moins avec moi assurant sa défense.

## 2

Ne jamais rapporter sa mauvaise journée à la maison. C'est ce que ma femme et moi nous étions promis après la naissance des gosses. Ils ont le droit à leur enfance.

Ma façon de respecter cette entente tacite avec ma famille était de créer une zone tampon entre mes crises et notre porte d'entrée. Je m'attelais à cette tâche par de longues marches, dès que je me retrouvais dans une situation délicate. Nous habitions à huit kilomètres de mon bureau, à Latchmere, au sud de la rivière. Les promenades me permettaient de me détendre, d'éclaircir un peu la situation ou même de changer de point de vue.

Malheureusement, je ne pus procéder à ma balade salvatrice ce soir-là, je devais rapporter à Janet son fameux talisman. Je pris donc le train. Pour couronner le tout, c'était le jour de la Saint-Patrick, ce qui signifiait « happy hour » toute la journée jusqu'à la dernière tournée, bière et whisky à moitié prix, trèfles à foison et chapeaux haut de forme vert vif partout dans la ville. De petits groupes débordaient des quatre brasseries de la gare Victoria, étaient transportés par paquets en tramway avant de rentrer en titubant chez eux.

Le jour de la Saint-Patrick me fait toujours penser à mes parents. Ils sont irlandais. Papa vient de Cork et Maman de Dublin. Tous les deux sont de gros buveurs, surtout mon père. C'est d'eux que je tiens mon vieux problème.

Je fus le dernier passager à monter. Comme toutes les places étaient occupées, les gens se tenaient debout dans le couloir, s'accrochant aux porte-bagages, la mine renfrognée. La buée dégoulinait sur les fenêtres. À l'étroit dans ce compartiment, je me remémorais ma première rencontre avec Vernon James.

Octobre 1978, un après-midi en milieu de semaine. Mes frères et moi étions en train de jouer au foot sur

Wexford Grove à Stevenage, là où j'avais grandi. Un taxi s'arrêta à quelques mètres de nous. Vernon et sa sœur Gwen en sortirent, en compagnie de leur mère. Ils étaient tous les trois sur le trottoir et grelottaient. Il faisait froid, le temps était venteux et pluvieux. Vernon claquait des dents. Son père s'engueulait avec le chauffeur. Vernon avait repéré qu'on les observait. Il nous examina à tour de rôle. On le scrutait fixement, car on n'avait pas l'habitude de voir des gens de couleur – et encore moins dans notre quartier. Puis il me pointa du doigt, moi, le plus petit. Il me sourit et me fit un signe de main. Il semblait déjà plein d'assurance. Je ne fis rien. Je continuai à l'observer. Il aida ensuite ses parents à transporter une valise presque aussi grande que lui dans l'appartement au sous-sol, à deux pas de chez nous.

La dernière fois que l'on s'était vus, c'était également à Stevenage, après une année et des poussières sans se fréquenter, en septembre 1993. Beaucoup de questions étaient restées sans réponse à propos de notre embrouille. Par exemple, pourquoi et comment était-il si sûr que c'était moi le voleur ?

J'étais tombé nez à nez avec lui au coin de la grand-rue. Nous fûmes surpris, mal à l'aise, dès la première seconde. Je lui dis qu'il fallait qu'on parle et il me répondit oui, bien sûr. Nous convînmes donc de nous retrouver au King's Arms le lendemain. Le seul et unique pub en ville où ça ne dérangeait pas le proprio de servir de l'alcool à des gamins tant qu'ils n'avaient pas l'air d'être mineurs. C'était notre repaire à l'époque. Malgré nos quinze ans, nous étions grands de taille. Bref. Il ne se pointa pas au rendez-vous. Je ne sais pas s'il m'avait délibérément fait faux bond,

ou s'il avait eu trop peur de m'affronter. Peu importe, je ne l'avais plus jamais revu après.

Je sortis le stylo-plume de Janet de mon sac. Un Parker en acier inoxydable brossé de la forme d'un étui à cigare avec ses initiales en capitales gravées en volutes sur le côté. «JHH». Elle l'utilisait depuis son brevet des collègues, et ce à chaque examen, contrôle ou test, au sens propre comme au sens figuré. On possède tous notre talisman, notre patte de lapin porte-bonheur, quelque chose pour éloigner l'échec. Mon truc à moi, c'étaient les boutons de manchette en forme de trèfle offerts par mes enfants pour mon anniversaire il y a quelques années. Je les portais toujours lorsque je pressentais que les choses allaient mal se passer. Je ne les avais pas ce soir-là.

Le train s'arrêta à la première station. Des gens descendirent et le surpeuplement se fit moins oppressant.

J'ouvris mon exemplaire du *Evening Standard* ramassé à la gare. Un joueur de foot de Ligue 1, non identifié, avait été arrêté pour avoir «attaqué sauvagement» un videur d'une boîte de nuit. Je feuilletai les pages. Des émeutes à Athènes, l'imminence du mariage royal, la rivière de Chicago teinte en vert... Et là, dans un coin étriqué de la page 7, une petite rubrique :

«Un cadavre retrouvé dans un hôtel de luxe».

Les femmes de ménage avaient trouvé un corps dans une chambre du Blenheim-Strand, et la police interrogeait un homme pour les besoins de l'enquête. Aucune indication concernant Vernon.

Son nom allait faire les gros titres de tous les journaux du lendemain. La presse avait des contacts dans de nombreux hôtels londoniens. Et si cela ne donnait aucun résultat, il y avait aussi des flics causants,

sous-payés, prêts à presser la touche automatique préenregistrée de leur téléphone afin de baver.

Bien sûr, ce fut un choc pour moi. Mais ne serait-ce pas le cas pour quiconque découvrant que, derrière un ami proche, un voisin aimable ou encore un collègue de bureau sympa se cache un tueur en série, un violeur ou ce genre de monstre? Tout ce que nous connaissons des gens est ce que nous projetons sur eux. Au-delà, ça reste des étrangers.

Du temps où je fréquentais Vernon, je ne l'avais jamais vu perdre son sang-froid. Il ne faisait preuve d'aucune violence, n'élevait même jamais la voix. Sa colère restait froide et maîtrisée, tout en regards méprisants, en silences lourds de sens. Bien évidemment, les gens changent, mais pas à *ce point-là*.

Mais après tout, qu'est-ce que j'en savais? Cela faisait bien vingt ans que je ne lui avais pas parlé.

La pression commençait à s'accumuler derrière mes globes oculaires, mes pensées affluaient de façon si dense que je ne pouvais pas m'en libérer. Il y avait d'un côté Vernon et notre histoire. Et moi qui le défendais. De l'autre, la bataille imminente avec Bella. Et, de surcroît, l'affaire elle-même. Quatre migraines dissemblables et distinctes pour une seule tête.

Je descendis à la station Clapham Junction et me dirigeai vers la maison de Janet, en empruntant Saint John's Road. Cela ressemblait à n'importe quelle grand-rue de Londres. Un McDo et un Starbucks, plusieurs commerces de téléphonie mobile, deux supermarchés, une banque et une boutique d'électronique. Autant de franchises prévisibles où traînent les pauvres âmes de chaque commune et ville britannique.

Je passai devant les pubs, tous pleins à craquer. J'accélérai le pas. Ces pubs me faisaient penser à l'enfer sur terre.

Janet vivait sur Briar Close, près de Northcote Road. C'était une autre sorte d'ambiance ici, presque distinguée, en raison de la revalorisation du quartier et de l'argent qui en découlait. Elle m'attendait devant chez elle, avec sa moto et son chauffeur. Elle se déplaçait comme ça à travers Londres, de réunion en réunion, sur le siège arrière de cette Suzuki modèle GSX-R600. KRP disposait de coursiers, la plupart du temps pour les livraisons et les collectes, mais Janet utilisait ce service également pour ses déplacements privés.

«Voilà donc, dis-je en lui tendant son stylo.

— Tu n'y as pas touché, n'est-ce pas?» demanda-t-elle en plaçant sa trousse à crayons dans son sac à dos. Elle portait son imperméable et ses chaussures plates.

«Comment crois-tu donc que je te l'ai apporté ici?» répondis-je en plaisantant. Elle ricana tout en remettant son casque. Elle faisait une bonne vingtaine de centimètres de moins que moi. Les cheveux mi-longs, bruns, et les yeux vifs bleu pâle, elle avait peut-être dix ans de plus que moi.

«Tu as des infos supplémentaires sur l'affaire? lui demandai-je.

— La victime est une femme. Une blonde.»

### 3

Ce que j'appelais notre maison se trouvait à une demi-heure de marche de chez Janet, dans un monde totalement différent du sien.

Nous habitons un quatre-pièces dans le lotissement Garstang Estate, près de Battersea High Street – le « nous » voulant dire votre humble serviteur, ma femme Karen, et nos deux enfants, Ray et Amy, respectivement âgés de huit et cinq ans.

Ce lotissement était une véritable ferme d'élevage pour êtres humains – une étendue de briques identiques dont la couleur reflétait celle des nuages toxiques de l'usine et d'un ciel maussade. Il était constitué de soixante-deux appartements et maisonnettes, répartis sur cinq étages avec de petites allées tout autour. Le linge voletait d'un balcon sur deux comme les voiles d'un galion naufragé, avec des antennes paraboliques regroupées à chaque coin de mur. Dans les parkings entre les blocs, le quatuor de caméras de vidéosurveillance niché au sommet d'arbres métalliques de six mètres de haut s'avérait aussi inefficace contre les démons urbains que les gargouilles des églises. Des dizaines de nationalités différentes vivaient ici, côte à côte, un melting-pot ordinaire, la métropole dans un microcosme. Très peu d'histoires d'amitié se formaient dans le lotissement, plutôt des cercles de connaissances. Chacun coexistait pacifiquement en réussissant à s'éviter, ce que la plupart avaient très vite appris à faire.

J'accrochai mon manteau et me rendis dans le salon. La lumière et la télé étaient allumées, mais il n'y avait pas de son. Karen avait mis son émission sur pause car Amy s'était endormie. Elle avait saisi l'occasion pour s'offrir un moment de répit, mais était aussi tombée dans les bras de Morphée. Je les observai, étendues sur le canapé, endormies et sereines. Karen avait mis ses bras autour de notre fille, qui

était pelotonnée contre elle, le visage enfoncé dans l'aisselle de sa maman, comme lorsqu'elle était bébé. Je voulus les embrasser toutes les deux, mais je n'avais pas envie de les réveiller et de gâcher un tableau si parfait. À la place, je mémorisai cette scène, saisissant chacune de ses nuances – comme la façon dont leurs corps reposaient, se faisant face l'un l'autre, sans se toucher vraiment... J'admirais la manière dont leurs jambes étaient pliées, comme si elles effectuaient un salto. Le poing serré, Amy s'accrochait à la manche du tee-shirt de Karen.

Je marchai sans faire de bruit, me dirigeai jusqu'à la chambre des gosses et frappai du bout des doigts sur la porte.

« Entre ! » m'appela une petite voix au ton autoritaire.

Mon fils, assis sur le lit du haut, lisait *Les 39 Clés*.

« Bonsoir, Ray.

— Salut Papa. » Il sourit et posa son livre.

Ray était mon fils adoptif. C'était un métis, le fruit d'une relation que Karen avait eue avec un Brésilien. Il avait rompu peu de temps après avoir appris qu'elle était enceinte. Ma vie de famille, et la vie que je menais aujourd'hui, je les devais à Ray. C'est lui que j'avais rencontré en premier, avant Karen, un dimanche après-midi ensoleillé lors d'une fête à Clapham Common en 2004. J'y travaillais à l'époque comme « éducateur pour enfants », le Clown Bleu – bleu de la tête aux pieds. Je n'attirais pas vraiment les foules. Mon public se constituait généralement d'un ou deux enfants et de leurs parents. Ils restaient là à bayer aux corneilles, bouche bée, puis partaient au bout de cinq minutes sans le moindre sourire. Un beau jour,

Ray s'était approché de moi de sa propre initiative, du haut de son mètre et quelques, les sourcils froncés et l'air curieux. J'exécutai mon numéro de marche en direction d'un réverbère à proximité, contre lequel j'étais censé trébucher et me cogner. Ray fut aussi peu impressionné que les autres. Mais il resta sur place, fermement décidé à s'offrir un divertissement de qualité. Je répétais mon show en faisant quelques variations, me tapant le pied contre le poteau, m'y frappant la tête, effectuant quelques pirouettes. Je ne parvins pas à le faire rire. Pour terminer, j'eus recours au seul autre tour que je connaissais, l'astuce que j'utilisais aux dîners d'enfants – imiter les cris d'animaux. Il n'eut aucune réaction en m'entendant imiter le cheval ou l'âne, mes miaulements lui firent se couvrir les oreilles et mes aboiements le firent pleurer. En revanche, avec mes cris de phoque – *Ar-Ar-Ar-Arrrrrrrr-Ar-Ar* – je touchai le jackpot. Le visage de Ray s'illumina. Il se mit à rigoler et à applaudir... pendant au moins une minute avant de se remettre à froncer les sourcils.

C'est là que Karen fit son apparition. En larmes, elle était accompagnée d'un membre du service d'ordre et d'un flic. Ray avait disparu depuis plus d'une heure... Sans me dire le moindre mot, elle l'attrapa dans ses bras et l'emporta au loin, étouffant un sanglot de soulagement.

L'histoire aurait pu se terminer ainsi, mais une semaine plus tard, tandis que je me trouvais à mon second job, empilant les conserves dans les rayonnages d'un supermarché Asda, j'aperçus Ray assis dans un chariot à provisions à moitié plein. Karen était au rayon fruits, pas loin. Ray me fixa d'un air dur, j'étais sûr qu'il m'avait reconnu. Ce fut l'un de

ces moments décisifs. Dans mon cas, cela se résumait à une chose : allais-je oui ou non me mettre à imiter le bruit merdique que fait le phoque... Je choisis de m'exécuter. Ray se mit à rire et à m'applaudir.

Je me présentai à Karen.

« Je ne vous avais pas reconnu avec ces habits. »

Et c'est à peu près comme cela que tout a commencé entre nous.

« Qu'as-tu fait aujourd'hui ? lui demandai-je.

— J'ai eu 17/20 en maths.

— C'est génial ! » Les mathématiques n'ont jamais été mon point fort.

« C'est vraiment bien, mais pas génial, me corrigea-t-il après un court instant. Génial, c'est quand tu as 19 sur 20 ou plus. Tu sais que les maths, c'est la seule matière où on peut avoir 20 sur 20 ? »

Voilà un comportement typique, pensai-je. À peine dix ans et il voyait déjà le verre à moitié vide. C'était un petit futé, beaucoup plus intelligent que moi à son âge. Boulimique de lecture, il apprenait vite et faisait partie de ces intellectuels-nés voulant tout savoir sur les sujets qui les intéressent.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était presque 21 heures.

« Je peux te dire quelque chose ?

— Si tu veux.

— Tu ne vas pas comprendre maintenant, mais peut-être qu'un jour oui. Finis toujours ce que tu entreprends, OK ? Chaque début mérite qu'on y apporte une fin. Il n'y a rien de pire qu'un travail inachevé. »

Ray n'est pas ce type de même qui acquiesce bêtement afin de se débarrasser de vous. Il aime s'attarder sur les choses, les comprendre à fond. C'est ce qu'il

faisait à cet instant, levant les sourcils en écarquillant des yeux, essayant de donner du sens aux mots que je venais de lui dire. Lorsqu'il n'y arrivait pas, son sourcil se relâchait.

« Je sais que c'est pas de mon repas que tu parles... », fit-il, finalement.

Je ris et lui ébouriffais gentiment la chevelure – enfin j'essayais, car mes doigts peinaient à traverser sa tignasse. C'est bientôt l'heure d'aller se coucher.

« Tu t'es brossé les crocs? »

Crocs, c'était de l'argot de Manchester. Cela venait de Karen. Elle était fière de ses origines. Elle n'arrêtait pas de dire qu'il faudrait « rentrer à la maison » bientôt. Pourtant, chaque fois que l'on allait rendre visite à ses parents et qu'elle constatait qu'une partie de la ville avait encore changé, Londres recommençait à lui manquer.

Ray secoua la tête.

« Alors, dépêche-toi de le faire. »

Je m'assis sur le lit d'Amy. J'étais claqué mais je savais que je ne trouverais pas le sommeil cette nuit-là. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont j'allais bien pouvoir affronter la journée du lendemain. J'avais besoin d'un plan.

Comme souvent, Ray avait laissé son ordinateur portable sur le bureau en oubliant de l'éteindre. Je vérifiai son historique, entre autres. Karen et moi étions tombés d'accord sur ce type de contrôles. Nous mettions un point d'honneur à le faire au moins deux fois par semaine.

Ce soir-là, il avait surfé sur Wikipedia et sur deux sites d'histoire pour faire ses devoirs. J'éteignis son PC.

Quelques instants plus tard, Ray revint, suivi par

Karen qui portait Amy. On borda les enfants et on leur souhaita bonne nuit. Ensuite, direction la salle à manger. J’embrassai Karen et la serrai fort, ce que je faisais à chaque fin de journée, lorsque nous étions seuls tous les deux. On s’assit sur le canapé. Elle tombait de fatigue, prête à aller se coucher.

« Ton dîner est dans le micro-ondes », dit-elle en bâillant. Elle portait un tee-shirt de New Order, deux fois trop grand pour elle.

« Pas faim. Faut que je te parle de quelque chose. »

Elle se rassit, me regarda d’un peu plus près, devant illico les soucis comme elle seule savait le faire. Une petite partie de sa torpeur se dissipa.

« Je fais du thé pour deux, dans ce cas ? » Ce qu’elle entendait par « thé », c’était une de ses cinq tisanes à base de plantes censées faire des miracles sur l’organisme. Je n’en avalais jamais la moindre goutte. Lorsqu’elles avaient du goût, c’était toujours dégueulasse.

« Du café pour moi. Pas du déca. Et surtout pas d’instantané. Du vrai café. »

Pour la première fois en Dieu sait combien de temps – ce que je désirais vraiment – enfin non, ce dont j’avais vraiment besoin, c’était un verre. Une bonne chope de Guinness Export, bien fraîche, à 8% d’alcool, celle qui donnait un coup de fouet à chaque gorgée. C’est ainsi que je démarrais toujours mes beuveries. Cinq pintes de Guinness, puis de l’alcool fort. J’étouffai cette envie pressante de boire.

« Ça va être une discussion sérieuse, alors ? »

— Bien peur que ouais. »

Tout le monde ment. C'est un fait. Il existe deux sortes de menteurs – les affabulateurs et ceux qui mentent par omission. Je fais partie de ces derniers – je ne dis pas tout –, je fais des économies, je rationne les faits. Lorsqu'il y a trop de sincérité, cela devient compliqué.

Pendant que Karen nous préparait à boire, je tentais de mettre au point ma stratégie – ce que j'allais lui dire, ce que je n'allais pas lui dire ; jusqu'à quel point j'irais, et où je m'arrêteraï.

Je m'étais déjà retrouvé dans cette situation, en fait. Ici, à cette même table. Quand notre relation était devenue sérieuse – lorsqu'on avait envisagé d'habiter ensemble –, j'avais défini ce que j'allais lui dévoiler de « mes antécédents ». En tant que mère célibataire avec un jeune enfant à élever, elle avait le droit de savoir ce qui les attendait, elle et Ray. Je n'avais pas envie qu'elle apprenne des choses sur moi de la bouche d'autrui.

C'est à cette occasion que nous eûmes nos premières discussions autour d'un café. Elles étaient longues, sérieuses et duraient parfois toute la nuit.

Je lui avais alors parlé de mes années perdues, que je nommais « les Ténèbres du Passé ». C'était la personne avec qui j'étais le plus franc – tout au moins jusqu'à un certain point.

Je ne lui avais pas parlé de Vernon James, ni de ce qu'il m'avait fait. Il n'y avait aucune raison. Mais ce n'était pas parce qu'il n'existait pas dans notre vie que ma haine envers lui avait diminué. À vrai dire, elle s'était même amplifiée, s'alimentant sournoisement. Je n'avais jamais évoqué Vernon avec quiconque.

Je n'aimais pas en parler du tout. Je voulais m'en débarrasser, mais de la meilleure manière possible. Qu'il paie pour chacun des coups qu'il m'avait assenés. Karen arriva avec le café et le thé, et s'assit. Je l'observai pendant quelques instants, avec ses cheveux blonds tirant sur le châtain clair, ses yeux bleus couleur jean délavé, et ses fines lèvres qu'elle avait finalement appris à ne pas camoufler derrière un rouge à lèvres trop prononcé.

« Alors, que s'est-il passé? »

Je lui parlai du coup de fil de Janet, le nouveau client – riche et soupçonné de meurtre.

Ses yeux s'allumèrent.

« Elle t'a appelé... *toi* ?

— En fait, c'est Adolf qu'elle cherchait à joindre, mais comme il n'y avait personne pour répondre, c'est moi qui ai décroché. »

« Adolf », c'était le surnom que l'on avait donné à Bella – son nom complet était Arabella Hogan. Les mêmes initiales que le Führer. Bella me détestait, et c'était réciproque.

« Mais c'est génial, Terry! » s'exclama-t-elle. La façon dont elle avait prononcé mon nom me donna l'impression qu'elle m'avait appelé « Terreur ».

« Ça pourrait te lancer. Une promotion, le diplôme... On pourrait finalement se tirer d'ici! »

— Ouais. C'est ce que Janet m'a dit. »

En moyenne, un greffier diplômé mettait deux bonnes années à devenir assistant juridique, du moment qu'il accepte de se taper les tâches ingrates. Un greffier inexpérimenté comme moi avait cependant rarement accès à ce genre de statut – à moins qu'un bureau d'avocats n'accepte de financer sa formation. KRP faisait partie des rares firmes à le faire.

« Une minute. Tu ne m'as même pas encore dit le nom de ce type-là – le meurtrier.

— Meurtrier *préssumé*. Innocent jusqu'à preuve du contraire, tu vois ?

— Désolé, votre honneur.

— Ce sont les Américains qui disent “votre honneur”. Ici, on dit “monsieur le juge”.

— Peu importe. C'est quoi son nom ? »

Je pris une profonde respiration.

« Vernon James, marmonnai-je en baissant les yeux vers mon café, auquel je n'avais pas encore touché.

— On dirait le nom d'un coiffeur.

— T'as déjà entendu parler de lui ?

— Non. J'aurais dû ? »

J'aurais pu en rester là, mais j'étais en mauvaise posture et Karen savait garder son calme face aux situations de crise. De plus, elle était aussi douée pour résoudre les énigmes que pour les créer.

« Il y a un hic avec ce procès. Un gros problème », dis-je en la dévisageant. À cet instant précis, la vie telle que nous l'avions toujours connue disparut en quelques secondes.

Un...

Deux...

Trois, go.

« J'ai connu Vernon. Il y a longtemps. Nous étions amis.

— Pourquoi n'as-tu jamais parlé de lui auparavant ?

— Ça fait dix-huit ans que je ne l'ai pas vu. À peu près la moitié de ma vie. Je pensais ne jamais le revoir.

— Ouais, mais si je connaissais quelqu'un qui était devenu très riche et qui avait réussi...

— Les choses ne se sont pas très bien passées entre

nous. En fait, elles se sont terminées de la pire manière qui soit.

— Que s'est-il passé ?

— Il a foutu ma vie en l'air.

— Comment ça ? »

Karen se mit à cogiter. Elle et Ray fronçaient souvent les sourcils lorsqu'ils réfléchissaient, ce qui créait sur leurs fronts des plis identiques aux sillons des coquilles de noix.

Je la laissai faire les calculs de base.

2011 moins dix-huit années, cela faisait 1993.

« Ça a quelque chose à voir avec “les Ténèbres du Passé” ?

— À peu près tout. »

Elle réfléchit.

À l'étage du dessous, le couple de Serbes se disputait. Ou tout du moins, c'est ce qu'on pouvait imaginer. C'était difficile à dire. Lorsqu'ils avaient emménagé un an plus tôt, on avait l'impression qu'ils ne faisaient que ça, criant le plus fort possible, de manière hystérique. Nous étions descendus pour nous plaindre – et aussi pour nous assurer que la femme ne se prenait pas des raclées. En fait, ils ne se chamaillaient pas du tout. Ils étaient en communication avec leurs familles, qu'ils appelaient au pays. Le réseau téléphonique était si mauvais qu'ils devaient hurler pour se faire entendre.

Karen reprit ses esprits.

« Identifions le problème, OK ?

— Il y en a plus d'un, répondis-je en avalant une gorgée de café. Comme tu le sais, j'ai menti sur mon CV. C'est un truc à se faire virer dans pratiquement n'importe quelle entreprise, mais dans une firme d'avocats, c'est encore pire... Kopf-Randall-Purdom

trouve ça normal de défendre des menteurs, mais en aucun cas ils n'embaucheraient quelqu'un comme ça. Pour KRP, j'ai quitté l'école après le bac. Je n'ai pas mentionné mon année à Cambridge ou le diplôme de droit que je n'ai jamais terminé. J'étais à Cambridge avec Vernon. Il pourrait très bien le dire à Janet et je me ferais virer illico.

— Pourquoi ne dis-tu pas que tu ne peux pas t'occuper de cette affaire pour des raisons personnelles ?

— Je pourrais faire ça. Mais je devrais alors expliquer le pourquoi du comment. Et fatalement, l'un de nous deux mentionnera Cambridge d'une manière ou d'une autre. Et ça, ce serait catastrophique. Il pourrait lâcher un truc du style : "Ouais, j'ai connu ce Terry Flynt, il s'est fait jeter de Cambridge pour vol."

— *Vol?* » Karen se leva en une demi-seconde. Ce n'était pas dans mon intention de lui annoncer si abruptement. Je comptais amener le sujet en douceur. Mais c'était sorti d'un coup. Elle me regarda comme si j'étais devenu un parfait inconnu.

« Tu m'avais dit que tu t'étais fait virer de Cambridge parce que tu avais raté tes examens !

— Et à cause de *ça*, aussi. »

Elle se rassit et me jeta un regard furieux. Ses yeux s'étaient voilés. Si cela avait été un interrogatoire de police, j'aurais été foutu à ce moment précis, empêtré dans mes contradictions. Vous m'avez pris la main dans le sac, monsieur l'agent. Je ne pouvais pas la regarder en face, je me mis à lorgner du côté du cadre numérique sur le manteau de la cheminée. Il y avait des photographies de notre mariage. De l'anniversaire des trois ans de Ray. Une autre avec les enfants se tenant par la main, nous quatre à une remise des prix

de l'école... J'avais l'impression de voir la meilleure partie de ma vie défiler devant moi.

«Pourquoi ne me racontes-tu pas l'histoire depuis le début?»

## 5

«Je l'appelais VJ. Nous étions dans la même école. C'était le seul gosse noir de l'établissement. Nous ne sommes pas devenus amis tout de suite. Même si nous habitions la même rue, les seules fois où je le voyais en dehors des cours, c'était un samedi matin sur deux. Avec sa sœur, Gwen, il donnait un coup de main à leur mère pour faire les courses. Ils n'avaient pas de chariot. Ils utilisaient un vieux landau rouillé sans capote, dont les roues grinçaient terriblement. C'était un drôle de spectacle de les voir pousser ce truc. On pouvait les entendre à plus d'un kilomètre à la ronde.»

Ce souvenir me fit rire.

«Une autre chose dont je me souviens lorsque je pense à VJ, c'est que chaque lundi, il empestait l'eau de Javel. Il ne possédait que deux tee-shirts blancs. Sa mère les faisait bouillir tous les week-ends.

» Je me souviens du jour précis où nous sommes devenus amis. En mars 1980. Juste après que le groupe The Jam était devenu numéro 1 au hit-parade avec le tube "Going Underground". On en avait fait tout un pataquès à la maison. Mes frères vouaient un culte à Paul Weller. C'était leur idole, leur héros de la classe ouvrière. Ils applaudissaient chaque fois qu'on entendait la chanson, comme s'ils avaient gagné un concours.

» Bref, je rentrais de l'école lorsque j'aperçus un groupe de gosses plus âgés qui entouraient VJ. Ils le poussaient et le tapaient, avaient jeté ses bouquins par terre.

» Je leur ai demandé d'arrêter. Mais personne ne m'a écouté... Il y avait une benne juste à côté, remplie de vieilles briques. J'en ai pris une et l'ai balancée sur le plus grand des gamins. Je l'ai touché à la tempe. Puis j'en ai lancé une seconde. Elle s'est écrasée sur le visage d'un autre. Ça lui a cassé le nez. Ils se sont tous enfuis. J'ai ensuite aidé VJ à ramasser ses affaires et je l'ai raccompagné chez lui.

» Après cette histoire, on s'est mis à aller à l'école ensemble. On a vite appris à se connaître. C'était un blagueur de premier ordre. Un mec vraiment marrant, super vif.

» Comme tu le sais, ma famille s'intéressait peu aux études. Il n'y avait pas un seul bouquin à la maison, même pas un journal. Personne ne lisait, sauf si on y était obligés. On s'attendait à ce que je quitte l'école à seize ans pour aller travailler. Je redoutais ce moment-là.

» Les choix étaient limités à Stevenage. Mais, sous l'influence de VJ, je prenais mes cours au sérieux. Je les voyais comme une échappatoire à cette vie déjà tracée, cette promenade au ralenti semblant me diriger vers les ateliers d'équarrissage.

» Vu que chez moi, on vivait les uns sur les autres, j'allais avec VJ à la bibliothèque faire nos devoirs. Étudier, c'était devenu un truc sympa. Nous nous entraïdions. Pour la première fois de ma vie, je commençais à avoir de bons résultats à mes examens. Comme si j'avais soudainement de la motivation et un but bien précis. Auparavant, je faisais plutôt partie

des élèves moyens, et là je terminais deuxième de ma classe à la fin de l'année. VJ étant toujours numéro un, bien évidemment. Mais en ce qui concerne les notes, il n'y avait que très peu d'écart entre nous. On se suivait de près. J'ai présenté douze matières au brevet des collèges et trois au baccalauréat. Je n'ai eu que des A. Puis nous avons tous les deux été admis à Cambridge. Nous étions les premiers de notre école à y parvenir.

» Je dois tout ça à Vernon. S'il n'était pas entré dans ma vie, je ne sais pas ce que je serais devenu. Je le pense vraiment. Peu importe à quel point les choses ont mal tourné par la suite. Je ne pourrai jamais lui enlever ça. J'espère que nos enfants connaîtront un jour une amitié comme celle-là.»

Je fis une courte pause. Je n'arrivais pas à croire que je venais de dire tout cela d'un trait, de manière chaleureuse et sincère.

«À cette époque, VJ vivait l'enfer chez lui. Sa famille habitait dans deux pièces au sous-sol. Son père, Rodney, était un sale type. Un gars d'un mètre quatre-vingts, chauve et émacié. On aurait dit une mante religieuse noire. Continuellement en colère, rempli de haine et d'amertume. Lorsque tu lui parlais, il pouvait subitement changer du tout au tout. Et ce regard... On avait l'impression d'avoir dit ou fait quelque chose de mal. Mais ce n'était pas du tout ça. Ce n'était pas toi. Juste sa rage intérieure.

» Rodney avait débarqué en Angleterre en provenance de Trinidad et Tobago. Là-bas, il était "quelqu'un" – le directeur d'une banque à Port d'Espagne, la capitale. Lorsqu'il avait débarqué en Angleterre, le seul boulot qu'il avait pu trouver était un travail manuel – "*déshumanisant*", comme il disait.

» Il passait ses frustrations sur sa famille. Pas de manière physique, mais psychologique. Il rabaisait toujours VJ. Très souvent devant moi. Rien de ce que faisait VJ n'était assez bon pour son père. Il n'arrêtait pas de le critiquer. Une fois, j'ai demandé à Vernon pourquoi son père le traitait aussi mal. Et tu sais ce qu'il m'a répondu ?

“C'est parce qu'il sait qu'un jour ou l'autre, je ferai quelque chose dont il n'est pas capable – c'est-à-dire se tirer d'ici et ne plus jamais revenir.”

— Quel âge avait-il à ce moment-là ?

— Onze ou douze ans. Rodney ne se serait jamais mis en travers du chemin de son fils, car Vernon était quelqu'un de déterminé, sûr de lui. Je pense qu'il y a trois types d'individus dans ce monde. Ceux qui savent très bien ce qu'ils désirent depuis le début, et l'obtiennent. Ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent, mais le découvrent plus tard et se stabilisent. Et puis il y a ceux qui ne savent jamais ce qu'ils veulent, et ne vont jamais bien loin. Les causes perdues, les blessés de la vie, les perdants. Ils dérivent, puis meurent.

— Tu fais partie de quelle catégorie toi, Terry ?

— De la deuxième et de la dernière, mais jamais de la première. La première, c'est celle de VJ, dis-je en tripotant ma tasse. Au début des années quatre-vingt, Rodney avait acheté un vieux PMU en face de la gare de Stevenage. Il l'avait transformé en kiosque. On y travaillait de temps à autre, VJ et moi, les week-ends. C'était un des magasins les plus actifs de la ville. Ouvert sept jours sur sept, de 6 heures du matin à 22 heures. Les gens savaient que s'ils avaient besoin de quelque chose, ils pouvaient toujours le trouver là-bas. Rodney semblait passer sa vie derrière son comptoir. Il ne prenait jamais de congé. À l'exception

de Noël – et uniquement parce qu’il ne pouvait pas obtenir de licence pour travailler ce jour-là.

» Presque tous les mois, nous allions en France, à Calais. On faisait le plein de cigarettes et de boissons. C’était bien avant les réglementations de l’Union européenne, les coûts étaient avantageux. On remplissait le camion à ras bord et on prenait le ferry pour rentrer en Angleterre. Rodney vendait les cigarettes et l’alcool à un prix plus bas que n’importe quel magasin de la ville, se faisant un tas de blé.

» La famille a ensuite déménagé pour s’installer dans une maison mitoyenne dans le quartier chic de Stevenage. Mais VJ et moi, on allait toujours ensemble à l’école. Je passais le prendre au magasin où il travaillait tous les matins avec son père. Puis, en 1989, Rodney fut assassiné. La police trouva son corps dans l’arrière-boutique. Il avait été poignardé. Vingt-deux fois.»

La mâchoire inférieure de Karen s’affaissa d’un coup et ses yeux s’élargirent.

«*Mon Dieu!*

— Les flics ont estimé qu’il avait été tué quelques minutes avant qu’il ne ferme son magasin. Il était toujours seul pour la fermeture.

— Ont-ils attrapé quelqu’un ?

— Non. Il n’y avait pas de caméra de surveillance dans sa boutique. Aucun témoin.

— Est-ce que quelque chose avait été volé ?

— Ouais. L’argent du tiroir-caisse et du coffre. Et plein de paquets de cigarettes et de bouteilles d’alcool.

— Comment a réagi Vernon ?

— Au début, il était choqué. Mais il n’a pas pleuré. Et je déteste dire cela, mais après cet événement, il s’est – comment dire – épanoui. Physiquement, on

aurait dit qu'il avait grandi d'au moins une tête de plus que moi. Et puis socialement, il avait beaucoup plus confiance en lui.

» On n'a jamais vraiment évoqué le meurtre. Il m'a dit une fois qu'il regrettait que le dernier souvenir de son père soit un mauvais. Le matin du meurtre, ils s'étaient disputés dans le magasin, devant moi et quelques clients. Rodney voulait que VJ arrête ses études pour travailler à plein temps au magasin. VJ avait la ferme intention d'aller à Cambridge. Il y tenait par-dessus tout. Rodney lui avait crié un truc comme "Tu iras à l'université le jour où je serai mort". Et VJ lui avait répondu : "Alors dépêche-toi donc de crever."

— Prémonitoire, dit Karen.

— C'est une façon de voir les choses. »

À cet instant, nous étions arrivés au moment charnière de notre « grande conversation ».

Sur le chemin du retour, tandis que je revenais de chez Janet, j'avais décidé des bouts de mon histoire que j'allais lui révéler et de ceux que j'allais mettre de côté. Mes « Ténèbres du Passé » allaient devenir plus sombres.

Karen avait un visage très expressif, pour ainsi dire transparent lorsqu'il s'agissait de transmettre ses émotions et ses pensées. Cela avait facilité notre quotidien, car je savais ainsi comment mener les disputes et les conflits afin de mieux les tuer dans l'œuf. En l'observant de l'autre côté de la table, je discernais les doutes et les interrogations qui se formaient précipitamment.

Et voilà qu'arriva...

L'évidente question :

« A-t-il..., commença-t-elle, faisant une pause pour

trouver les mots justes. Je veux dire... Tu penses qu'il aurait pu...

— Tuer son père? »

VJ m'avait fait du mal de deux manières différentes. J'étais sur le point de révéler la première, mais pas la seconde, qui n'était pas pertinente. Pas pour Karen, pas pour notre famille, pas pour le problème auquel nous devons faire face.

«Honnêtement, je ne sais pas. À cette époque, j'étais sûr qu'il ne l'avait pas fait, convaincu qu'il était innocent. C'est pour cette raison qu'on lui a fourni un alibi.

— Un quoi?

— Un alibi. On a dit qu'il était avec nous cette nuit-là.

— Oh là, deux secondes! Tu peux rembobiner? Un alibi? Ta famille? Je suis totalement paumée là!»

Je me penchai doucement vers elle, en baissant le ton.

«Sa mère et sa sœur n'étaient pas en ville ce fameux soir. Elles étaient du côté de Birmingham pour rendre visite à leurs proches. VJ m'avait dit qu'il se trouvait tout seul chez lui.

— Il n'y avait personne pour en témoigner?

— C'est ça. Stevenage était une vieille ville assez rude à l'époque, mais les crimes y étaient plutôt rares. Le meurtre de Rodney avait fait les gros titres. Tout le monde en parlait. La police subissait d'énormes pressions pour trouver le coupable. L'inspecteur en charge de l'affaire s'appelait Quinlan. J'ai oublié son prénom. Il a interrogé Vernon pendant deux heures. Juste après ça, VJ est tout de suite venu chez moi. Il était dans un sale état, complètement sous le choc. Il nous a avoué avoir menti à Quinlan. Il lui avait certifié

être avec moi cette nuit-là, chez moi... Il nous a dit qu'il n'avait pas eu d'autre choix, que Quinlan lui avait parlé comme s'il était coupable.

— Et comment as-tu réagi ?

— VJ était mon meilleur ami. Je voulais l'aider de n'importe quelle manière. Heureusement pour lui, Quinlan n'est pas venu me voir les jours qui suivirent, ce qui nous a donné un peu de temps pour élaborer une version plausible des faits.

— Qui parmi vous était impliqué ?

— Presque tout le monde était là le soir où VJ a débarqué chez nous après son interrogatoire. Ma mère savait dans quelle galère tout ça pouvait l'embarquer. Arrestation, renvoi, puis procès. Et même s'il avait été innocenté, ça aurait ruiné sa vie. Elle a donc mis au point une version que nous servirions tous à la police. Elle, moi, mes frères... Je devais dire que VJ était avec moi ce soir-là, que nous avions fait nos devoirs ensemble, puis mangé en famille...

— Et ton père ?

— Il était au pub cette nuit-là.

— T'as donc menti à la police.

— Ça s'appelle de la subordination de témoin, en l'occurrence – mais oui, j'ai menti. On a tous menti. Pour lui. »

Karen resta sans voix. Bouche bée. L'effroi envahit peu à peu son visage. Je détournai mon regard du sien.

« Écoute, j'avais quinze ans, Karen. Et on aimait tous Vernon. Impossible de le laisser tomber. C'était impensable qu'il ait pu faire ça. Il n'était pas violent. À l'école, il n'était jamais impliqué dans les bagarres. Quinlan ne disposait d'aucune preuve. La police a fouillé sa maison de fond en comble et n'a jamais

rien trouvé. Pas d'arme, pas de trace de sang, aucune marchandise volée. Rien.»

Elle était groggy.

«Ça s'est terminé comme ça? demanda-t-elle, après un bref instant.

— Oh non. Quinlan savait que quelque chose clochait dans cette histoire. Il n'a exercé aucune pression sur ma mère ou mes frères. Moi, il ne m'a pas lâché. Il a examiné ma version des faits je ne sais combien de fois, n'arrêtant pas de me dire qu'il ne me croyait pas, que je protégeais un meurtrier, que ça n'allait pas aider mon ami. Il disait que si je continuais dans cette direction, ça nuirait fortement à ma famille, qu'on irait tous en prison. Mais j'ai maintenu ma version des faits.

» VJ a eu beaucoup plus de problèmes. Quinlan a fait de sa vie un véritable enfer. Il le surveillait sans relâche. Il lui est même arrivé de débarquer à l'école et de le faire sortir de classe afin de lui poser des questions.

» Nous pensions tous que c'était la fin, que Vernon allait être accusé de meurtre. C'est exactement ce que voulait Quinlan. Les rumeurs allaient bon train. Il n'en fallait pas plus à Stevenage. Tout le monde se disait que VJ avait fait le coup.

— Quinlan avait-il le droit de faire ça?

— On était dans une période où planait l'ombre du policier à la Gene Hunt, donc ouais, il pouvait. Et c'est ce qu'il a fait. Jusqu'à ce que le directeur de l'école intervienne. Il a prétendu que ce policier harcelait VJ uniquement en raison de sa couleur de peau, et il a fait intervenir un avocat de Londres. Cet avocat s'est plaint auprès des patrons de Quinlan. Une semaine plus tard, il s'est vu retirer l'affaire. Par

la suite, j'ai ouï dire qu'il avait été sanctionné pour la mauvaise gestion de cette enquête.

— Et la police n'a jamais attrapé personne, alors ?

— Non. »

Karen souleva doucement sa tasse au-dessus de la table, à mi-hauteur, puis la reposa presque aussitôt.

« Que s'est-il passé après ?

— En 1991, nous sommes tous les deux entrés à l'université de Cambridge. Au Sidney Sussex College. J'étais en droit, VJ en économie. On découvrait un tout autre monde, bourré de snobs, de gens fortunés, bon chic bon genre. Je n'étais pas du tout à ma place là-bas. Le premier trimestre, je me suis senti pitoyable, je me demandais dans quoi je m'étais embarqué et je n'avais qu'une hâte : rentrer chez moi. VJ, au contraire, adorait cet endroit. Au début, on se voyait souvent. Mais nous ne suivions pas les mêmes cours. Et nous n'avions pas les mêmes fréquentations. C'est à cette période que je me suis mis à boire – vraiment beaucoup. Je gobais aussi pas mal de drogues. Je prenais mon pied, mais je perdais les pédales. J'oubliais la raison même de ma présence à Cambridge. J'étais un étudiant médiocre, ni bon ni mauvais, j'en faisais juste assez pour continuer mon petit bonhomme de chemin. Je me la coulais douce dans ce monde de compétition.

» VJ s'entendait bien avec un certain Anil Iqbal. Un gars élégant et riche, en dernière année. Il avait ses entrées dans toutes sortes de fêtes et était régulièrement entouré de petites amies éblouissantes. Blondes. Toujours blondes.

» C'est devenu une sorte de mentor pour Vernon. Il l'a pour ainsi dire "formé". Il suivait les cours de la Bourse, se faisait une fortune en spéculant à gogo. Il a

conseillé à VJ de bosser dans une banque d'investissement. D'après lui, avec la politique de choc appliquée par Thatcher, la City allait fourmiller d'opportunités. Il disait qu'il y avait un paquet de fric à se faire si on avait la dalle, un brin de chance et une dose de culot.

» Je ne m'entendais pas avec Anil. Et c'est peu dire. C'était un connard arrogant. L'arrogance de ceux qui n'ont jamais connu la moindre difficulté dans leur existence et qui n'ont jamais eu à travailler de leur vie. Il faisait partie de ce genre de personnes méprisant tout le monde. Il était comme ça. VJ était fasciné par ce type. Je savais qu'il voulait – pas vraiment *devenir* comme Anil – mais avoir le même style de vie que lui.

— Vous étiez en train de vous perdre de vue, VJ et toi ?

— Ouais, c'est ce qui nous arrivait, enfin je crois... »

Elle m'observa attentivement, pendant un bon moment, le visage rongé par l'inquiétude. Peut-être essayait-elle d'imaginer à quel point ma prochaine révélation allait être néfaste... Qu'est-ce qui pouvait être pire que couvrir un meurtre potentiel ?

« Pendant le semestre d'été – à savoir le dernier de l'année –, nous avons tous les deux des examens. La nuit avant le premier exam, j'étais dans ma chambre quand on a glissé un bout de papier sous ma porte. Ça venait de VJ. Son journal avait disparu de sa chambre et il me demandait de le lui rendre le plus vite possible.

— Son *journal* ?

— Ouais. Pas une feuille de chou, mais son journal intime. C'était nouveau, cette histoire de journal, je ne savais même pas qu'il en tenait un. Et il m'accusait de le lui avoir volé. Je pensais que c'était une blague tordue.

— T'as fait quoi, alors ?

— Bah, j'avais mes examens le lendemain matin. Quelqu'un de plus fort aurait ignoré ce bout de papier et s'en serait occupé plus tard. Mais pas moi. Ce truc m'a rendu furieux. Et je voulais connaître le fin mot de l'histoire. En fait, je pensais que ce mec, Anil, pouvait très bien être derrière cette embrouille. Je me suis rendu dans la chambre de VJ mais il n'y était pas. Quelqu'un m'a dit qu'il se trouvait au bar du Magdalene College. J'y suis donc allé. C'était à dix minutes de marche. Et en effet, qui est-ce que j'y ai trouvé? Lui, Anil et une bande de filles. Je me suis approché d'eux et j'ai dit : "C'est quoi cette histoire exactement?" VJ m'a alors dévisagé avec dédain et m'a dit : "Tu as pris mon journal. Je sais que c'est toi, voilà." Je lui ai demandé s'il avait une preuve de ce qu'il avançait. Il m'a répondu – ce que je ne suis pas près d'oublier – "Je ne vois pas qui d'autre aurait pu me le prendre."

— Il t'a dit *ça*, à *toi*?»

J'ai acquiescé.

Karen s'est frotté le front pendant un instant.

«Lui *as-tu* volé son journal intime?

— Bien sûr que non!» ai-je hurlé en tapant du poing sur la table.

Elle a sursauté.

«Comment peux-tu me demander une chose pareille, enfin Karen?

— Je suis désolée, Terry. Vraiment. Seulement... C'est juste que tout a l'air si, si... étrange, voilà tout. T'accuser de la sorte, de but en blanc.

— Je ne savais même pas qu'il avait un journal. Et je ne suis pas un voleur.

— Mais pourquoi t'a-t-il accusé, toi? Après tout ce que tu avais fait pour lui? Comment a-t-il pu?

— Je ne sais pas. Et je ne le sais toujours pas.

— Il n'avait aucune preuve?

— Aucune.

— Je ne pige pas, Terry, qu'est-ce qui aurait bien pu le pousser à ... ? T'avait-il déjà vu voler quelque chose par le passé?

— Karen, je pensais juste...

— OK, OK. »

Elle arrêta de parler en levant les mains.

« Que s'est-il passé ensuite ?

— Je lui ai dit que tout ça c'étaient des conneries, que je n'aurais jamais fait un truc pareil. Mais je parlais avec confusion. Je criais comme un malade. Pendant ce temps, Anil était assis là, l'air narquois. Ce qui me rendait encore plus furax. Et toutes ces filles autour de lui qui pouffaient... Quant à VJ, j'avais l'impression de parler à un mur. Il continuait à m'observer comme s'il était convaincu de ce qu'il avançait. Je me suis barré.

» En chemin, je suis passé devant un groupe de types du coin. Pas des étudiants. Des mecs qui se bourraient la gueule. Les pubs avaient fermé leurs portes et ces mecs mangeaient des kebabs. Un des gars m'a dit un truc et je lui ai répondu. La seconde d'après, la seule chose dont je me souviens, c'est que je me suis retrouvé sur le bitume, face contre terre, défoncé par des coups de latte. Ils m'ont frappé plusieurs fois à la tête. Je suis tombé dans les pommes. Quand j'ai repris mes esprits, des flics se tenaient au-dessus de moi. »

« Les Ténèbres du Passé » avaient commencé à ce moment précis : cette fameuse nuit à Cambridge, avec moi totalement inconscient, gisant sur le trottoir.

« Ils m'ont envoyé aux urgences pour soigner ma

commotion cérébrale, et m'ont donné des antidouleurs. À l'hôpital Lister, un psychiatre m'a expliqué que j'avais subi des lésions cérébrales, comme si des câbles s'étaient rompus dans mon cerveau. Il connaissait des tas de cas identiques, des personnes avec le même genre de lésions que moi, des troubles de la personnalité engendrés par des traumatismes crâniens. C'était plutôt courant. Il y avait des traitements médicaux pour cela. Avec du Lithium. Ces fameuses pilules rose pâle.

» Il était à peu près 5 ou 6 heures du matin. Quelques heures plus tard, avec ma tête à la Elephant Man, j'ai passé mes examens. Ça a été un désastre, bien évidemment. J'ai été convoqué devant la commission du conseil de révision. D'habitude, lorsque tu rates tes exams, ils te laissent continuer et finir tes cours, et tu obtiens un diplôme sans mention. Ils appellent ça un "Spécial". Mais ça n'a pas été le cas pour moi. Ils étaient au courant pour l'histoire du journal intime. La commission m'a dit que j'aurais dû en parler. Pour eux, le fait de ne pas l'avoir signalé démontrait que je n'avais aucun respect pour l'autorité et les règles établies. Par conséquent, je n'avais rien à faire en droit. J'ai donc été renvoyé.

— Mon Dieu... Et s'il n'y avait pas eu cette histoire de journal intime ?

— Je n'aurais probablement pas été exclu. Mais tout ça n'est que pure spéculation désormais. »

Elle ferma les paupières et soupira. Puis elle prit mes mains.

« Pourquoi ne m'as-tu rien dit de tout ça, Terry ?

— C'était bien avant que je te rencontre. Ray et toi étiez le présent et le futur. Ça, c'était le passé. VJ n'avait aucune importance pour moi. Après notre

rencontre, ma vie a commencé à prendre tout son sens. J'avais un objectif. Il fallait aller de l'avant, c'était l'essentiel. »

Elle me fixa un moment, à la recherche d'autres secrets bien enfouis. Mais elle n'y vit rien d'autre que ce que je lui avais dit. J'étais le même que celui qu'elle avait rencontré, même si mon passé, lui, ne l'était pas.

J'étais soulagé.

« Qu'est-il arrivé lorsque tu es retourné à Stevenage ?

— Je n'ai dit à personne que j'avais été viré. Je ne pouvais pas. Mes parents étaient si fiers de moi, surtout maman. Cet été-là, je suis resté cloîtré dans ma chambre. Un jour, ma mère m'a demandé quand j'avais l'intention de retourner à l'université. Nous étions en septembre. J'avais à peine vu le temps passer. C'est à ce moment-là que je lui ai annoncé. Ainsi qu'à mon père.

— Comment l'ont-ils pris ?

— Ma mère était furieuse. Elle voulait aller chez VJ pour lui parler. Mon père... ? Il n'en avait rien à foutre. Il m'a dit qu'il y avait des postes vacants sur le chantier de construction.

» Après ça, tout est devenu un peu flou. J'ai bossé à Stevenage. La plupart du temps, c'étaient des boulots manuels. La réalité à laquelle j'avais essayé d'échapper – une petite vie toute tracée – m'avait rattrapé. Mais je m'en foutais. Tous les jours je me pintais la gueule. De l'ouverture des pubs à la fermeture. Je me saoulais tellement que je ne savais plus si je m'endormais ou si je m'évanouissais. Puis, une année plus tard, je suis tombé sur VJ dans la grand-rue, par hasard.

— Et alors, que s'est-il passé ?

— Il était plutôt agréable ce jour-là, je crois bien.

Mais assez distant, aussi. Comme s'il s'adressait à une simple connaissance qu'il n'aurait pas vue depuis longtemps. Je lui ai dit qu'il fallait qu'on s'explique. Il était d'accord. On s'est donné rendez-vous le lendemain. Je l'ai attendu pendant des heures. Mais il ne s'est jamais pointé.»

Je ne racontai pas à Karen la suite de l'histoire. J'étais allé devant sa maison, ce soir-là. Bourré et en rogne. Chaud pour la bagarre. J'avais appuyé tellement fort sur la sonnette qu'elle s'était enrayée. Ensuite, j'avais donné des coups de pied sur leur porte. Sa mère s'était penchée par la fenêtre et avait menacé d'appeler les flics. «Appelle-les donc, espèce de putain de négresse!» C'est ce qu'elle avait fait. Deux flics s'étaient pointés et m'avaient balancé dans une voiture pour m'emmener au poste. Ils m'avaient arrêté pour trouble à l'ordre public et foutu en cellule de dégrisement afin que je cuve. Au matin, on m'avait donné une tasse de thé et renvoyé chez moi.

«C'était la dernière fois que tu l'as vu ?

— Ouais.

— Bon, que vas-tu faire maintenant ?

— Je suis perdant à tous les coups. Si je raconte à Janet tout ce que je t'ai dit, je me fais virer illico. D'un autre côté, si je ne dis rien et que je me lance dans cette histoire, VJ n'aurait pas tort s'il refusait de bosser avec moi à cause de ce qui s'est passé entre nous.»

Elle réfléchit brièvement à ce que je venais de lui dire.

«Tu n'es pas le juge et tu ne fais pas non plus partie des jurés. Tu n'es pas non plus un avocat ou un homme de loi. Tu prends juste des notes. C'est bien ça ton job, hein ?

— En résumé, c'est ça, ouais.

— Primo, tu ne peux pas avoir d'influence directe sur cette affaire, ni sur l'issue du procès. Vernon s'en rendra bien compte. Secundo, tu ne sais pas ce qui s'est passé avec son journal intime. Peut-être qu'il l'a retrouvé ou peut-être qu'il a trouvé la personne qui le lui avait volé et qu'il a eu trop honte de te le dire, surtout après ton exclusion de Cambridge. Tertio, peu importe ce qui s'est passé entre vous, ça date d'il y a plus de vingt ans.

— Dix-neuf ans, rectifiai-je.

— Bref. Vous étiez des gosses à cette époque. Les gens changent. C'est ton cas. Et lui aussi a sûrement changé. Sans oublier qu'il aura autre chose de plus grave en tête. Comme le fait d'avoir été arrêté pour meurtre... *Encore une fois.*

— Il n'a pas été arrêté pour meurtre à l'époque...

— Non. Mais on ne triche pas avec son karma, n'est-ce pas?»

C'était une façon de voir les choses, j'imagine, si on est persuadé qu'on finit toujours par payer pour le mal que l'on fait à autrui. Mais si c'était le cas, ça impliquait que VJ avait tué son père.

«Donc, ton conseil est le suivant : ne rien dire en espérant que tout se passe bien ?

— Que peux-tu faire d'autre, Terry ? Que peut-il t'arriver de pire, hein ? Perdre ton boulot ? Ce n'est pas bien grave. T'en trouveras un autre.

— On est en pleine récession.

— La récession, ça concerne uniquement les gens difficiles à satisfaire. Ce n'est pas ton cas.»

Juste à ce moment-là, comme par ironie une photo de moi déguisé en clown, avec mon costume bleu, apparut sur l'écran numérique. C'était la dernière fois que j'avais porté ce déguisement. Mon visage était

recouvert de maquillage et un grand sourire rouge en forme de saucisse était dessiné dessus. Je portais cette perruque dont le bleu déteignait dans mon cou dès que je ruisselais de sueur.

«T'es censé le rencontrer quand ?

— Peut-être bien dès demain.

— Le plus tôt sera le mieux. Tu sauras au moins à quoi t'en tenir.

— Pourquoi ai-je l'impression de payer encore et encore pour quelque chose que je n'ai pas fait ?»

Karen ne répondit rien. Elle m'embrassa et alla se coucher.

## 6

De mon côté, je me dirigeai vers la chambre d'amis.

Tout ce dont nous n'avions plus besoin mais dont nous ne souhaitions pas nous débarrasser se retrouvait là, rangé dans des cartons. Fringues, jouets, livres, vidéos, cadeaux de mariage... Ces deux dernières années, on s'était promis de tout ranger, d'enlever le papier peint, de remplacer la moquette, mais on ne l'avait jamais fait. On continuait inlassablement de dire qu'on allait tenir notre promesse, mais ce que l'on continuait surtout à faire, c'était d'y foutre le bazar.

Je considérais cet endroit comme mon petit refuge, j'aimais y méditer. J'y gardais mon énorme malle noire en cuivre. Je l'avais utilisée lors de mon déménagement de Stevenage à Londres. Elle appartenait à mon père, qui l'avait rapportée à Liverpool, depuis l'Irlande, il y a un million d'années de cela... Depuis, il ne me l'avait jamais réclamée.

J'ouvris le cadenas grâce à la clé que j'avais fixée dessus avec un morceau de Patafix.

Elle ne contenait pas grand-chose. Le premier truc qu'on pouvait voir en l'ouvrant, c'était mon déguisement de clown, bien emballé. Puis, camouflée sur le côté, à la verticale, une photo de moi au Sidney Sussex College en 1991. Je l'avais empaquetée dans du papier bulle et placée dans une enveloppe rembourrée dont j'avais scellé le rabat avec de la colle forte.

Et dans un coin, presque invisible, enrobée dans du film plastique, une boîte métallique dont j'avais jeté la clé. Un geste inutile car je n'avais pas besoin d'en voir le contenu. Cela faisait des années que j'avais mémorisé ce qu'elle contenait, chaque mot, chaque virgule, chaque date.

Comme tout ce qui se trouvait dans cette pièce, elle attendait d'être mise aux ordures.

Karen n'était pas au courant pour la photo et la boîte en métal.

Elle ne se doutait pas non plus que je venais souvent me réfugier ici pendant qu'elle dormait.

Elle ignorait presque tout de l'histoire de VJ. Tout comme le reste de l'histoire, la fin de l'histoire...

Parler de VJ ce soir-là, du journal intime, des coups que j'avais reçus, ainsi que de mon renvoi de Cambridge aurait dû me soulager quelque peu, me clarifier l'esprit. Au contraire, je ne me sentais pas différent de celui que j'avais été la veille.

Je détestais VJ.

Je l'avais haï quasiment toute ma vie d'adulte.

Je lui souhaitais tout le mal du monde. Je voulais le voir détruit de la même manière qu'il m'avait détruit.

Ouais, je sais...

« Un formidable thriller judiciaire dans lequel les secrets enfouis depuis longtemps deviennent des armes mortelles... »

THE GUARDIAN

## Le verdict

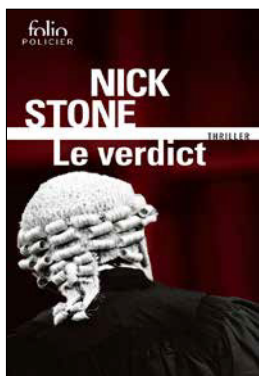
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FRÉDÉRIC HANAK

Après une jeunesse dissolue, Terry Flynt s'est marié, a eu deux enfants et occupe la fonction de greffier dans un important cabinet d'avocats. Il y attend désespérément une promotion, quand arrive un jour une affaire qui promet d'être retentissante : la défense du millionnaire Vernon James, accusé d'avoir assassiné une femme dans une chambre d'hôtel. Seul problème : Terry connaît personnellement Vernon James, et il le hait...

Pour ne pas perdre son travail, Terry décide de ne rien dire et se concentre sur sa mission, prouver l'innocence de son client. Mais fera-t-il tout ce qui est en son pouvoir pour sauver l'homme qui l'a autrefois trahi ? Et d'ailleurs, celui-ci est-il vraiment si innocent ?

## NICK STONE

Nick Stone est né à Cambridge en 1966. Il vit aujourd'hui à Londres. Après *Tonton Clarinette*, *Voodoo Land* et *Cuba Libre*, *Le verdict* est son quatrième roman à paraître dans la collection « Folio Policier ».



**NICK STONE**  
**LE VERDICT**

Cette édition électronique du livre

*Le verdict* de Nick Stone

a été réalisée le 25 novembre 2019

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072884146 - Numéro d'édition : 362767).

Code Sodis : U31209 - ISBN : 9782072884184.

Numéro d'édition : 362771.